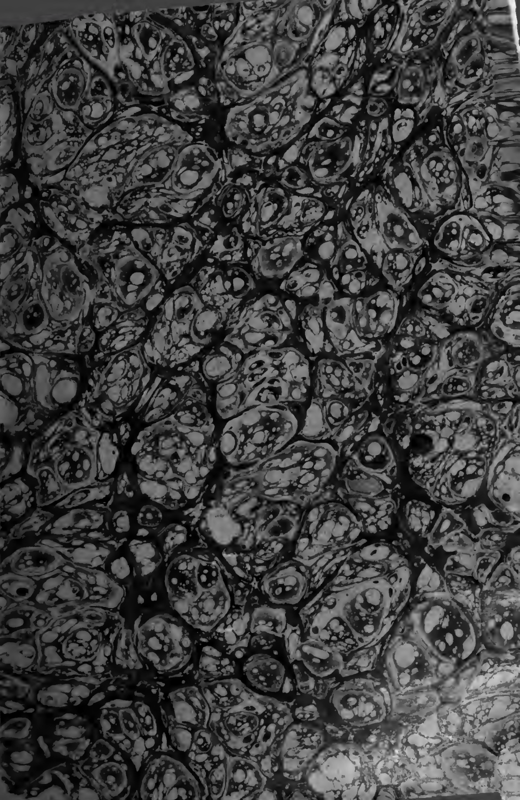
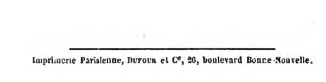

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA O.M.
SCAFFALE F
PLUTEO I
N.° CATENA 12



MARIE-AMÉLIE

DE BOURBON


Imprimerie Parisienne, Dufour et Cᵉ, 26, boulevard Bonne-Nouvelle.

MARIE-AMÉLIE
DE BOURBON

NOTES HISTORIQUES & BIOGRAPHIQUES

ACCOMPAGNÉES DE

NEUF AUTOGRAPHES

DE

Louis-Philippe — Marie-Amélie
Princesse Hélène d'Orléans — Princesse Marie d'Orléans
S. M. Léopold II, Roi des Belges
Madame la Duchesse de Nemours — M. le Duc de Nemours



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

9, Rue Christine, 9

1868



MARIE-AMÉLIE DE BOURBON

ESQUISSE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

Deux lignes apportées dans la journée du 24 mars 1866, par le télégraphe électrique, annonçaient au monde, à la France, une nouvelle qui, en d'autres temps, eût causé une sensation profonde.

Tous les journaux les reproduisirent :

« Londres, 24 mars.

« La reine Marie-Amélie est morte ce matin, « à Claremont. »

Plusieurs feuilles ajoutèrent quelques notes biographiques à cette brève communication ; d'autres se contentèrent de les copier, d'em-

prunter çà et là des anecdotes plus ou moins vraisemblables; puis le silence se fit autour de la tombe qui venait de s'ouvrir pour recevoir les restes de la sainte femme.

Elle était morte dans l'exil, entourée de la famille qui avait été le culte de toute sa vie. Elle repose aujourd'hui près de l'époux dont elle partagea la destinée avec un dévouement qui ne s'est jamais démenti.

Étranger à tous les événements politiques, plongé depuis longtemps dans la retraite la plus profonde, loin du pays qui a donné à ma jeunesse, à mon âge mûr, le spectacle des révolutions les plus étranges, je n'ai pas l'intention d'écrire un chapitre de l'histoire contemporaine; mais, au souvenir d'une infortune supportée avec un si grand courage, une si angélique résignation, mon cœur de vieillard s'est ému.

« Une aussi longue et admirable vie, me « disais-je, est un exemple salutaire qu'on « ne peut négliger d'offrir aux méditations de « tous! »

D'autres peuvent s'occuper de la souveraine,

de la reine! Je n'ai d'autre but que de faire connaître la femme, l'épouse, la mère ; que de rendre hommage à la haute personnification des vertus que la religion inspire.

Témoin et observateur impassible des événements qui se passèrent dans la capitale de la France, il y a dix-huit ans, j'ai beaucoup vu, beaucoup entendu. Je n'ai rien oublié.

Protégé par un hasard providentiel, il m'a été permis de rassembler un grand nombre de faits, de consulter des documents précieux. Ces pages, consacrées à la mémoire de l'auguste reine, emprunteront un intérêt particulier de cette circonstance que la vénérable Majesté qui vient de s'éteindre m'en fournira les plus intéressantes.

Rien ne s'égare en ce monde. Il y a, plus qu'on ne le pense, des âmes généreuses, des cœurs reconnaissants. Tout ce qui venait de la *bonne reine* était l'objet d'un culte aussi respectueux que fervent.

Bien des reliquaires m'ont été ouverts, bien des portefeuilles m'ont été confiés et je n'ai eu qu'à prêter l'oreille, qu'à regarder, lire, co-

pier, pour compléter l'ensemble de mon récit. Souvent, — et personne n'aura à s'en plaindre, — je cèderai la place à l'auguste défunte. La citer sera le meilleur moyen de la faire apprécier, de la révéler, pour ainsi dire, d'exposer les trésors de tendresse, de charité, de dévouement, que Dieu avait placés dans ce cœur qui ne bat plus aujourd'hui.

Les citations que je fais pressentir ne seront point un banal attrait offert à la curiosité ; ce seront les témoignages irrécusables des vertus que Marie-Amélie ne cessa de pratiquer. Plus que les grandeurs périssables de la terre, ils serviront à glorifier éternellement sa mémoire.

I

Marie-Amélie de Bourbon est née le 26 avril 1782 à Caserte, château de plaisance situé à peu de distance de Naples.

Elle était l'un des nombreux enfants de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse et de l'empereur François Ier, comme Marie-Antoinette de France.

Ses frères étaient François, successeur de son père sous le nom de François Ier; Léopold, prince de Salerne.

Ses quatre sœurs furent mariées, successivement, à l'empereur d'Autriche; au grand-duc de Toscane, Ferdinand III; au roi de Sardaigne, Charles-Félix; au prince des Asturies, depuis Ferdinand VII, roi d'Espagne.

Ces mariages l'ont faite l'alliée de la plupart des maisons souveraines et princières de l'Europe.

La direction de son éducation fut confiée aux soins de Mme d'Ambrosio, femme de mérite qui prit plaisir à développer les heureuses qualités de son élève.

Les leçons de l'institutrice, celles bien autrement imposantes de l'expérience, durent lui apprendre, de bonne heure, qu'il est souvent pénible de naître sur les marches d'un trône.

Trop enfant d'abord pour rien comprendre à ce qui se passait dans le palais de son père, à la fatale influence qu'exerçait Acton sur l'esprit de sa mère, elle n'eut qu'à en apprécier les résultats quand ils se traduisirent par des révolutions, l'invasion des Français dans le royaume de Naples en 1798, par la retraite de la famille royale à Palerme.

A seize ans, Marie-Amélie faisait sa première épreuve de l'exil. Elle accompagnait sa mère à Palerme, allait ensuite passer deux années à Vienne et revenait à Naples, en 1802, pour abandonner de nouveau cette capitale et reprendre la route de Palerme.

L'avenir devait se présenter triste et sombre aux yeux de la jeune princesse.

L'orage grondait autour d'elle, s'étendait sur les pays voisins, éclatait sur les plus éloignés. L'impitoyable histoire de chaque jour venait lui apporter la nouvelle des plus terribles, des plus sanglantes catastrophes.

Les plus anciennes royautés s'écroulaient; des têtes augustes tombaient sur les échafauds révolutionnaires; les armées françaises, comme

un flot régénérateur, allaient porter partout des idées nouvelles, renverser de vieilles traditions, réveiller les peuples depuis longtemps endormis.

C'est au bruit de ces agitations, de ces tempêtes, que s'écoulèrent les premières années de Marie-Amélie. Heureuse encore de n'avoir pas été témoin des réactions qui ensanglantèrent Naples et finirent par priver pendant longtemps son père d'une partie de son royaume.

D'un caractère calme et réfléchi, d'une grande égalité d'humeur, la jeune princesse avait, de très-bonne heure, tourné ses pensées vers la religion.

Cette sainte religion lui offrait déjà les consolations dont plus tard elle eut tant besoin au milieu des épreuves qu'elle eut à subir.

II

Ce fut en 1808 qu'elle connut le duc d'Orléans.

Après une vie des plus aventureuses, venant de parcourir les contrées les plus éloignées, le prince, repoussé de toutes parts, débarqua un jour à Palerme et se présenta à la cour de Ferdinand IV.

Marie-Amélie avait vingt-six ans. Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, remarquable par la grâce et l'élégante majesté de sa taille. Plusieurs portraits peints à cette époque donnent la plus noble et la plus imposante idée de sa personne.

Tant de changements avaient bouleversé l'Europe; tant de malheurs avaient accablé leurs familles, qu'il n'était guère possible de supposer que l'ambition eût placé dans la main d'un proscrit la main d'une princesse forcée souvent par les événements de douter elle-même du sort qui lui était réservé. Non! Il y eut un sentiment plus élevé.

Le duc d'Orléans, lorsqu'il vint à Palerme, était dans la force de l'âge. C'était un brillant cavalier.

La connaissance de ses malheurs, des vicissitudes nombreuses auxquelles il avait été

condamné par la fatalité, ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'intérêt et la bienveillance.

La fille de Ferdinand IV partagea cet intérêt. Elle répondit aux sentiments que lui témoignait celui qui désirait devenir son époux.

Toute une vie de dévouement est la preuve que ces sentiments avaient pour bases l'estime et l'affection les plus sincères.

Les propositions de mariage d'abord accueillies ne se réalisèrent pas aussitôt. Il y avait des obstacles à surmonter. Le duc d'Orléans fut obligé de faire plusieurs voyages, mais il se consolait d'une absence momentanée par des correspondances aussi actives qu'étendues.

Marie-Amélie avait conservé avec un soin tout particulier ces lettres, qui lui rappelaient sans doute les jours les plus heureux de sa vie. C'est un miracle qu'elles ne soient pas tombées entre les mains des pillards, des fureteurs et des fabricants de rétrospectif de 1848!...

Dans le cabinet de la Reine existait une armoire formant placard, dont l'ouverture était parfaitement dissimulée. Cent fois les envahis-

seurs qui souillèrent de leurs orgies la chambre royale passèrent devant ce réduit...

Ils n'en soupçonnèrent pas l'existence !

Ils avaient tout remué, tout fouillé, tout ouvert. Le trésor, dont ils n'auraient pas manqué de faire un détestable usage, leur échappa. Et d'ailleurs qu'auraient-ils pu trouver dans ces souvenirs intimes ? Des confidences, des projets, des espérances de jours meilleurs, des avis, de bons conseils.

Le prince était un homme instruit, intelligent, observateur. Dans ses voyages, surtout dans les différents séjours qu'il avait eu occasion de faire en Angleterre, il avait vu de près les événements, étudié les hommes mêlés aux agitations politiques. Ses correspondances n'étaient pas frivoles. Sans oublier les détails qui devaient intéresser la curiosité de sa fiancée, il l'entretenait de toutes ces choses qui occupaient alors l'attention du monde entier. Ses courriers étaient de véritables chapitres de l'histoire contemporaine, pages instructives que relisait souvent la future duchesse et qui complétaient son éducation.

Elles durent exercer une grande influence sur son esprit, son caractère. Elles lui permettaient aussi d'apprécier l'homme qui aspirait à l'honneur de devenir son époux. Ce fut un lien de plus, lien sérieux, entre ces deux natures élevées qui surent pendant tant d'années donner l'admirable exemple des vertus de famille, d'un accord d'opinions, de principes, de sentiments, qui ne s'affaiblit dans aucune circonstance.

Le mariage de Marie-Amélie de Bourbon avec Louis-Philippe, duc d'Orléans, fut célébré, à Palerme, le 25 novembre 1809.

Le 3 septembre 1810, dans cette même ville de Palerme, la duchesse donnait le jour à ce prince si bon, si regretté, qui fut Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, jusqu'au jour néfaste du 13 juillet 1842.

III

Les événements si connus des années 1814 et 1815 amenèrent Marie-Amélie en France et

y fixèrent, après quelques vicissitudes passagères, la famille d'Orléans.

Le duc rentra dans la demeure de ses pères. On sait ce qu'il a fait de ce Palais-Royal, l'un des monuments les plus intéressants de Paris.

Souvent placé dans une position délicate, au milieu des agitations de tous genres qui furent la conséquence du nouveau système adopté par la France, il sut traverser avec autant de prudence que d'habileté les écueils nombreux qui surgissaient autour de lui.

Il avait fait de son palais, complétement restauré, l'asile des arts, un centre où se réunissaient les hommes les plus honorablement connus.

Sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, le Palais-Royal donna souvent des inquiétudes au château des Tuileries. Le caractère conciliant et mesuré de Marie-Amélie sut les dissiper.

Pendant près de dix-sept années, madame la duchesse d'Orléans y vécut heureuse, au milieu d'une famille, l'objet constant de ses

soins et de ses affections, entourée d'une considération, d'une estime, qui ne lui firent défaut dans aucune circonstance.

Jamais femme ne porta plus dignement les titres d'épouse et de mère. Sa gloire à elle, c'étaient les huit enfants grandissant sous ses yeux vigilants : le duc de Chartres, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier ; puis, la princesse Louise, la future reine des Belges ; la princesse Marie, cet ange remonté au ciel avant les jours de douleur et d'orages; la princesse Clémentine, à l'âme vigoureusement trempée, qui donna tant de preuves de sa haute raison, de sa remarquable énergie.

IV

La révolution de 1830, en renversant la branche aînée des Bourbons, amena dans l'existence de madame la duchesse d'Orléans

un de ces changements inespérés auxquels, bien certainement, elle n'avait jamais pensé.

Il la trouva calme, plutôt, peut-être, effrayée qu'heureuse.

Un trône lui était offert!.. Mais pouvait-elle envisager sans douleur la chute de la famille à laquelle elle était attachée par tant de liens?.., Elle allait, à son tour, affronter cette mer dangereuse, témoin de tant de naufrages. Ce palais des Tuileries qu'elle allait habiter... que de révolutions, de catastrophes, il devait lui rappeler sans cesse!

Femme dévouée, elle suivit le duc d'Orléans dans la voie nouvelle que les événements venaient de lui ouvrir.

Elle ne se faisait pas illusion sur les périls qui pouvaient l'attendre.

Aux jours tranquilles qu'elle avait connus pendant dix-sept ans, allaient succéder les agitations de la vie politique, les haines des partis, les sollicitations des courtisans, les intrigues... Elle comprit qu'elle avait un rôle important à remplir au sein de sa famille dans ce nouveau chapitre de l'histoire de la France : consoler,

soutenir les courages. Elle l'accepta et n'en chercha pas d'autre.

C'est un témoignage qu'on lui a solennellement rendu et que la postérité lui rendra d'une manière plus éclatante.

Quelle femme, d'ailleurs, était plus digne qu'elle de ce trône relevé avec autant de promptitude qu'il avait été renversé ? Elle y montait couronnée déjà de l'auréole de toutes les vertus. Elle y était accompagnée par une famille dont elle avait droit d'être fière, car ses brillantes qualités étaient en grande partie son ouvrage.

Je trouve auprès de moi, en écrivant ces lignes, un souvenir qui me reporte au commencement de cette royauté mêlée de tant d'amertumes. Je ne puis le regarder sans une profonde émotion.

C'est la médaille que le graveur Barré fit frapper un jour que les nouveaux souverains étaient allés visiter le palais de l'hôtel des Monnaies.

Le balancier était prêt. Il n'attendait que le signal, et, quand il fut donné, les augustes vi-

siteurs recevaient le bronze réunissant sur ses deux faces les portraits de tous les membres de cette famille royale.

Autour du Roi et de la Reine, — si unis par les liens d'une affection mutuelle, — sont groupés ces huit enfants qu'ils espéraient voir heureux, qui devaient, suivant le vœu de leurs cœurs, leur survivre...

Combien de fois la sainte femme dut relire et méditer ce passage des livres sacrés que l'on retrouva dans ses papiers et qui, m'a-t-on assuré, ne la quittait jamais depuis le jour où l'aîné de ses fils lui fut ravi par la plus déplorable des catastrophes :

« Les jours de l'homme mortel sont comme l'herbe. Il fleurit comme la fleur d'un champ. Quand l'Eternel a dit : « Fils des hommes, re« tournez, » il les emporte comme un torrent; ils sont comme un songe au matin, comme une herbe qui sèche et se fane.

« C'est par lui que vivent les princes, les seigneurs et tous les juges de la terre.

« La terre appartient au Seigneur, la terre et tous ceux qui l'habitent.

« C'est lui qui fait les destinées des peuples et qui gouverne les empires; c'est lui qui établit les bornes des nations, qui amène la paix et la guerre, la joie et l'affliction; c'est lui qui fait mourir et qui fait vivre, qui fait descendre au sépulcre et qui fait remonter. »

V

Je n'ai pas l'intention de publier un récit de la révolution de Février. Ce récit m'entraînerait trop loin. J'arrive au dernier jour de ce drame, aussi rapide qu'inattendu, pour n'avoir plus à m'occuper que de la sainte et digne femme que j'ai tenté de faire connaître par sa vie intime, par les actions demeurées jusqu'à ce jour dans le silence le plus complet.

Au milieu du désordre qui régnait dans la capitale, alors que les destinées d'une grande nation étaient abandonnées au hasard, que per-

sonne ne pouvait dire ni soupçonner ce que la France allait devenir, mon attention s'était portée sur les Tuileries.

Ce palais, plein de bruit et de tumulte pendant quelques jours, entouré de troupes, assailli par une foule impatiente, venant satisfaire sa curiosité ou apportant ses vains projets de conciliation, ses combinaisons, ses ministères, se trouva tout à coup abandonné.

Plus d'amis, plus de courtisans, plus de serviteurs ! Tout avait disparu, comme si la baguette d'un infernal magicien se fût étendue sur la royale demeure... Ses portes étaient ouvertes... Pas une sentinelle pour les défendre !

Et alors, pendant que quelques curieux, étonnés du silence de mort qui régnait dans toutes les parties du palais, se glissaient avec précaution le long des murs pour pénétrer dans les appartements, une femme, soutenant, encourageant un vieillard, traversait le jardin pour gagner la place de la Concorde et tenter d'y trouver des voitures. Il fallait à tout prix échapper aux hordes maîtresses de la capitale.

Tout était dispersé... En quittant, pour tou-

jours, ce Paris où sa main avait répandu tant de bienfaits, la Reine s'éloignait le cœur dévoré d'inquiétude.

Deux de ses fils étaient au loin, sur le sol de l'Algérie; un autre, protecteur d'une veuve et d'un enfant auquel on voulait conserver une couronne déjà souillée de sang et de boue, soutenait une lutte impossible à la Chambre des Députés envahie de toutes parts... Les autres étaient obligés de pourvoir à leur sûreté personnelle.

Marie-Amélie avait mis le pied sur le premier degré du Calvaire qu'elle allait être condamnée à parcourir avant de trouver un asile sur la terre étrangère.

Triste et honteux dénoûment des révolutions! On nous parle des progrès de la civilisation moderne... N'a-t-elle donc pu exercer la moindre influence sur les cœurs? Est-il donc dans l'instinct des classes populaires de se ruer sans pitié sur les malheureux que la puissance abandonne? Les passions politiques étouffent-elles tout sentiment de religion et d'humanité?

J'ai assisté au spectacle des tragiques événe-

ments qui se sont succédé en France depuis le commencement de ce siècle...

Deux fois j'ai vu Napoléon Ier, l'homme qui avait tant fait pour la grandeur, la prospérité, la gloire de son pays, prendre le chemin de l'exil...

Et sa vie fut menacée pendant ces douloureux voyages, et ses ennemis durent le protéger contre les sinistres projets de ceux qui avaient été ses sujets!

Sans les fidèles serviteurs qui l'accompagnèrent jusqu'aux rives de l'Océan, ce sort eût été celui de Charles X...

Puis, voilà sur la même route la royauté de 1830!!

Deux vieillards fuient sans ressources, n'ayant pas même eu le temps de prendre des vêtements pour se préserver du froid.

Ils étaient, hier, honorés, respectés; on sollicitait leurs bienfaits... Aujourd'hui, ils ne sont entourés que d'ennemis.

Pour éclairer la marche du vieux roi et de sa fidèle compagne, on brûlait, on pillait le Palais-Royal, on brûlait, on pillait Neuilly, et

ce besoin de dévastation courant avec les fugitifs, les devançant même, on dévastait les forêts de leurs domaines, on dévastait le château d'Eu!

Ce n'était pas assez de la vengeance... La barbarie reparaissait, la hache et le flambeau dans les mains. Livres, tableaux, statues, formaient partout des bûchers... Quel sens pouvaient avoir ces profanations sauvages?

Hâtons-nous d'en finir avec ces douloureux souvenirs et réfugions-nous dans le temple où l'auguste souveraine ne pensait qu'à répandre des bienfaits.

VI

Les appartements particuliers occupés par le Roi et par la Reine, au palais des Tuileries, étaient situés au rez-de-chaussée. Le cabinet, le salon du Roi donnaient sur le jardin; les piè-

ces qu'habitait la Reine, sur la cour. Celles qui s'étendaient jusqu'au pavillon de l'Horloge avaient été réservées aux princesses mariées.

Plus près de la Reine, était une pièce connue sous le nom d'*Oratoire de la princesse Marie*. La décoration toute gothique en était élégante et sévère. C'est là que l'on avait rassemblé les ouvrages de sculpture de la jeune duchesse Alexandre de Wurtemberg : le modèle de la *Jeanne d'Arc*, ceux des anges qui figurent sur le tombeau du duc d'Orléans dans la chapelle Saint-Ferdinand, etc., etc.

Dans cette partie de la royale demeure, Marie-Amélie avait, pour ainsi dire, concentré son existence. De là, elle veillait sur ceux qui l'entouraient. Son principal salon était le rendez-vous général de la famille. Près d'elle se passaient, dans l'intimité la plus douce, les soirées que l'on pouvait dérober aux affaires, aux représentations, aux exigences de la royauté.

Les meubles qui garnissaient ce salon, le cabinet de la Reine, étaient remplis de papiers, de lettres, de mémoires. La plupart de ces souvenirs ont été restitués à l'auguste souveraine,

et j'ai le consolant espoir que ceux qu'il m'a été permis de lire et de consulter se retrouveront bientôt entre les mains qui doivent les posséder.

Marie-Amélie ne jetait, ne brûlait, ne détruisait rien. Le moindre morceau de papier écrit, dessiné par l'un de ses enfants, était soigneusement serré par elle. Lorsque Louis-Philippe, — duc d'Orléans d'abord, roi ensuite, — était en voyage, la famille ne manquait jamais de lui écrire. Il y avait des liasses considérables de ces essais épistolaires, partant tour à tour du Palais-Royal ou des Tuileries. En voici deux de la main de la princesse Marie :

« Maman a reçu hier votre lettre de Beauvais, mon cher papa; j'espère que vous aurez continué votre route, aussi heureusement que vous l'aviez commencée; je vous souhaite aussi, cher papa, d'avoir le même temps que nous. Depuis votre départ le temps est charmant, surtout hier. Le bois de Boulogne était un petit Longchamps.

« Nemours a fort bien sauté la barrière, hier, au grand galop, sans bouger de dessus sa selle. Franconi était enchanté. Joinville l'a sautée au trot et pas mal aussi, d'autant plus que cela lui coûtait beaucoup.

« Il est arrivé hier, à Neuilly, une terrible histoire. Un malheureux charretier du Roule arrivait à l'auberge avec ses trois charrettes. En arrivant, il devient tout d'un coup fou. Il avait trois ou quatre cents francs et se met à les éparpiller dans l'auberge et fait différents autres actes de folie. L'abbé envoie à l'hospice Beaujon, on ne veut pas le recevoir; à l'Hôtel-Dieu, non plus; et lorsqu'il nous le contait, il venait d'envoyer un gendarme au préfet de police pour le faire recevoir quelque part.

« M. du Hautier est venu hier au soir, c'était sa première sortie, mais il se portait bien et avait fort bonne mine. Il n'avait d'autre changement que d'avoir pris le pantalon, c'est commencer un peu tard.

« Adieu, cher papa, je vous embrasse de tout mon cœur. Nous vous attendons, mercredi soir, avec impatience. MARIE. »

Le 16 novembre 1823.

La date de cette autre lettre doit être, selon toute apparence, de la même année 1823.

« C'est à tout hasard, mon cher papa, que je vous écris aujourd'huy ne sachant si ma lettre vous trouvera à Lyon. J'espère bien que non et que vous serez déjà sur la route de Randan lorsqu'elle y arrivera.

« Les petits sont à merveille. Totone était hier d'une gaieté folle d'avoir terminé un transparent qu'il desti-

nait à ma tante et dont il lui avait fait une surprise. Il l'avait peint presque entièrement lui-même.

« Adieu, mon cher papa, la messe me presse. Je vous embrasse de tout mon cœur. « Marie. »

En même temps que la jeune princesse, le duc de Nemours, — il y a trente-huit ans de cela ! — écrivait ce véritable billet d'écolier très-désireux de faire croire qu'il a hâte de courir au collége.

« Neuilly, ce lundi 17 novembre 1828.

« Mon cher papa,

« J'espère que vous avez fait un bon voyage. Le temps qu'il fait ici nous fait croire que vous aurez beau temps pour faire vos courses et vos inspections de bâtiments. Nous vous attendons mercredi soir avec impatience. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage parce qu'il me faut partir pour le collége. Je vous embrasse de tout mon cœur. « Nemours. »

Ce besoin de conservation était tel, chez cette mère vénérée, qu'elle ne s'effrayait pas le moins du monde de l'envahissement formidable de ce qu'elle appelait les *trésors de son cœur*. Il me sera facile de leur faire encore quelques emprunts.

VII

La plume de la Reine était infatigable. Ne pouvant se décider à se séparer de ses enfants quand les devoirs de leur position les forçaient à quitter la capitale ou la France, sa seule occupation était de se rapprocher d'eux par la pensée, par les lettres. Ame de la famille, par elle tous les membres qui la composaient étaient en continuels rapports. Ils n'ignoraient rien de ce qui pouvait les intéresser. Les lettres de la bonne mère couraient sur toutes les routes, encourageant, félicitant celui-ci, rassurant celui-là, les instruisant tous des moindres événements. Pour ces êtres si chers, si aimés, elle se privait du repos qui devait lui être si nécessaire. Elle leur écrit sur tout, à propos de tout, se fait un devoir de ne vouloir rien laisser ignorer, de satisfaire sans cesse une curiosité très-naturelle. Et dans cette multitude de pages, écrites rapide-

ment, pendant que le courrier attend, dont l'ensemble formerait bien certainement les plus intéressants mémoires d'une bonne moitié de ce siècle, rien d'acerbe! Jamais de plaintes, de reproches, toujours de bons conseils, d'affectueuses paroles. Si quelquefois une épigramme se présente, elle n'est pas repoussée, mais comme elle est adoucie! La pieuse femme veut bien sourire et faire sourire, mais rien de plus.

Et cependant les occasions, les sujets ne lui manquaient pas.

Je n'ai vraiment que le choix au milieu des épanchements intimes qui se pressent sous mes yeux et que je ne puis parcourir sans une profonde émotion. C'est sans cesse, chez leur auteur, la même chaleur de cœur, la même tendresse attentive, dévouée, minutieuse, se complaisant dans les moindres détails, parce qu'il sait, par sa propre expérience, que rien ne saurait être indifférent pour un père, surtout pour une mère. Avec les années, ce foyer inépuisable s'étend en quelque sorte. Il ne s'agit plus seulement des enfants. De nouvelles familles s'élèvent. La mère est devenue aïeule,

bisaïeule!... Elle couve de ses soins, de ses caresses, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants. Elle devient leur providence, comme elle avait été celle de leurs parents.

Quel charmant tableau dans ce billet tracé à la hâte et que ne pourront lire, bien certainement, sans émotion, ceux à qui il rappellera de lointains souvenirs...

« Neuilly, 8 juillet 1838.

« ..... J'en étais hier là de ma lettre lorsque Werner est arrivé. Quelques instants après a paru la voiture du L.... Tout le monde s'est ébranlé et la première *Bobinette* a eu lieu au milieu de l'avenue. Une heure après est arrivée notre chère bonne Louise (1) avec ses petits trésors. Louise est bien portante, mais un peu maigrie, le Roi aussi. Le petit Léopold (2) est délicieux, aimable, spirituel, causant sans timidité également en français et en allemand. Enfin j'en raffole. Le petit Philippe est blanc, blond soie, doux, mais un peu souffrant de ses dents. Nous sommes bien heureux de les posséder ici. »

Presque au même instant, une autre lettre apportait les nouvelles du jour à un absent de Paris, pour *cause de service du Roi*...

(1) La reine des Belges.
(2) Aujourd'hui Léopold II, roi des Belges.

« Neuilly, 8 juillet 1838.

« ...... Rothschild a acheté l'hôtel Talleyrand pour 1,800,000 francs. Il compte y faire des appartements à louer. »

« Neuilly, 15 juillet 1838.

« ..... Nous avons eu, hier au soir, les exercices de Franconi. On avait arrangé un cirque charmant dans le manége. Il y avait plus de 200 spectateurs invités. Le père et toute la société se sont fort amusés. Cela avait bonne mine. Ce qui m'a plu davantage, c'est Auriol et Mlle Caroline. »

Quelques Parisiens doivent se souvenir des fêtes de Juillet 1834. Elles furent signalées par des incidents assez bizarres. La chronique de la Reine y ajoute une anecdote aussi originale que peu connue, si même elle a été connue.

« Paris, ce 30 juillet 1834.

« Mon bien cher ami, voici les grandes journées passées. Marie t'a donné les détails de celle d'avant-hier, c'est à mon tour de te donner ceux de hier. Tout Paris a été dehors, s'amusant bien tranquillement et bien paisiblement. Les Champs-Elysées, les rues, les places étaient encombrés. Il y a eu tous les jeux et plaisirs ordinaires, plus des joutes sur la Seine et des petits ballons qui s'élevaient de temps en temps et qui ont

été couronnés par un grand, avec un aérostat dedans, qui s'est élevé à cinq heures, et on ignore où il est descendu.

» Vers les trois heures, il est arrivé aux Tuileries à peu près 300 décorés de Juillet se plaindre qu'on ne voulait pas leur donner une gratification comme les autres années ; car figure-toi que le ministre de l'intérieur l'avait retranchée des dépenses pour les fêtes.

» Chartres, qui, en passant par le corridor, a appris cela d'H..., est allé le dire à tante et tous les deux sont courus au conseil le dire au père. Les ministres ont un peu rechigné, mais enfin, sur place, on a fait écrire par Thiers l'ordre de leur distribuer 6,000 francs, et H... et J... les ayant pérorés, ils sont partis contents.

» Nous n'avons eu personne à dîner, mais tout de suite après nous avons été sur la terrasse et ensuite sur le balcon de la salle des Maréchaux. Le coup d'œil du jardin, rempli de monde, était superbe. A huit heures est commencé le concert dans un pavillon sur le bassin du milieu, mais il a été troublé par une ondée qui a excité des cris et un hourrah de toute la foule. Lorsque l'ondée a été passée nous sommes montés chez M... et de là Chartres a lancé trois fusées pour donner le signal du commencement du feu. Celui-ci a consisté en deux batteries de cinq pièces de douze placées de chaque côté de la rivière, qui ont tiré, sans discontinuer, à briser le tympan, et de deux jolis bouquets de fusées de toutes les couleurs.

» A peine terminé le feu d'artifice, est survenu un orage avec une pluie à torrents. Alors il n'y a eu que bousculades, cris, femmes évanouies, enfants perdus, et ce matin les chiffonniers ont ramassé au moins quarante souliers de femmes. Il y a eu deux ou trois personnes blessées, entre autres un inspecteur qui a eu une baguette sur la tête. Aujourd'hui, pour nous reposer, nous avons tout le corps diplomatique à dîner. »

La vie de chaque jour fournissait à l'illustre écrivain de nouveaux récits, de nouveaux faits. Sans s'en douter, elle savait esquisser les tableaux les plus émouvants, les plus dramatiques. Lisez ces détails sur un sinistre de mer, sur les désastres de la vallée de Malaunay, qu'elle adressait, en 1845, au duc de Nemours...

« Eu, ce 20 août 1845.

« Mon bien cher ami, je bénis chaque jour davantage la belle invention des télégraphes. Ce soir, à sept heures et demie, nous avons appris à Eu que tu étais arrivé à cinq heures à Bayonne. C'est prodigieux. Il me tarde à présent de savoir comment tu auras supporté ces deux premiers jours de voyage et si tu n'es pas trop fatigué ainsi que notre bonne Victoire. Je suis toujours en transes pour tout ce que j'aime. Ici, dans le fond, toutes les santés sont bonnes, mais le mauvais

temps presque constant, fait tousser et prend sur les nerfs. Un sloop s'est perdu. On dit que les hommes se sont sauvés. A minuit les vagues et même les galets retombaient à une hauteur prodigieuse. Cinq bateaux de pêcheurs ont été lancés dans le port par la mer en fureur, pendant que toutes les femmes des marins priaient à genoux au pied de la croix. Le paquebot anglais en entrant à Dieppe a eu le beaupré cassé et a pensé se perdre, mais ce qui est encore plus terrible, c'est le malheur arrivé dans la vallée de Malaunay, près Rouen. Une trombe s'est abattue sur quatre fabriques et les a renversées et écrasées. Plus de quatre cents personnes sont sous les décombres. Tout le monde accourt pour les déblayer. On a déjà retiré plus de soixante cadavres et beaucoup de blessés. Cela fait une profonde peine.

« Nous avons été, ce matin, voir la salle d'asile qu'on vient d'établir dans le petit couvent. Il y avait cent trente enfants. Nous avons assisté à leurs petits exercices et ensuite nos enfants leur ont distribué des brioches, ce qui a eu un grand succès... »

Je trouve dans deux lettres, datées des 18 et 20 juillet 1834, deux passages intéressants relatifs au maréchal Soult.

« Neuilly, 18 juillet 1834.

« ..... Il paraît à peu près sûr que nous allons avoir une petite session d'une quinzaine de jours pour cons-

tituer la Chambre. Ainsi le départ du père ne pourra avoir lieu avant le 15 ou le 16 par conséquent. A moins de nouveaux ordres, tu n'as qu'à te régler pour être de retour à cette époque..... Ce qui paraît certain aussi, c'est le remplacement du maréchal Soult par le maréchal Gérard à la présidence du conseil et au ministère de la guerre. »

« Neuilly, 20 juillet 1834.

« ..... J'ai passé hier une triste journée; j'ai eu, le matin, la visite d'adieu du maréchal et de la maréchale Soult qui partent pour le Languedoc. Le pauvre vieux sanglotait. Il m'a fait d'autant plus de mal que, pour mon compte, je le regrette vivement, ne pouvant oublier avec quel attachement et quel dévouement il a servi le Roi pendant les quatre années si orageuses que nous venons de passer. Il part avec le vif désir de pouvoir être encore utile au Roi dans le Midi, où il compte rester. Il m'a parlé de toi avec beaucoup d'affection. Je sais que Chartres t'a conseillé de lui écrire. J'espère que tu le feras au plus tôt, nous ne saurions assez lui marquer tous notre estime et notre reconnaissance. »

Bien des commentaires, aussi intéressants par la plume dont ils émanent, sortiront encore de ces correspondances, au jour le jour, sur tous les sujets qui intéressaient alors la France.

VIII

Les témoignages abondent pour montrer quel accord régnait dans cette famille, dont tous les membres cherchaient à se rendre dignes de l'estime générale, de la haute position qui leur avait été faite. C'était, entre les fils surtout, la plus louable émulation pour solliciter les occasions de se distinguer, de servir le pays. Leur ardeur les pousse dans toutes les carrières. Ils travaillent pour obtenir et mériter les premières places, celles où il y a des dangers à affronter, de la gloire à acquérir.

Bien des obstacles leur sont opposés. Les rivalités, les jalousies, les influences parlementaires, les oppositions ministérielles, se dressent de toutes parts, pour arrêter, comprimer ces élans. La mission de la Reine

grandit dans ces occasions. Conseillère prudente, elle calme les mécontentements et ne songe qu'à aplanir les difficultés.

Les lettres dans lesquelles elle est alors amenée à toucher indirectement à la politique, à s'occuper des questions qui agitèrent si fréquemment la France et l'Europe pendant les années de la royauté de 1830, sont des modèles de raison. On est surpris de la haute sagesse de cet esprit vraiment supérieur, en présence des événements et des hommes qui cherchent à se produire, à se renverser sans cesse sur le grand théâtre du monde. Ses jugements sur les illustrations de notre époque sont d'une remarquable netteté, mais il ne m'appartient pas d'en faire usage. Je laisse à des plumes plus autorisées que la mienne le soin de les consulter un jour. Ceux qui voudront écrire l'histoire de notre temps savent, dès à présent, qu'il existe un précieux recueil de documents dont l'authenticité n'est pas dou teuse. Qu'ils se mettent en mesure de pouvoir en profiter. Mon but est plus modeste.

IX

Au mois d'août 1843, une nouvelle bien inattendue était venue frapper Paris de stupeur. Une grande partie de la famille royale avait failli périr au Tréport, précipitée dans les écluses.

Dans un billet, en date du 29 août, la Reine annonçait à l'une de ses belles-filles cet accident, que l'on avait, suivant l'habitude, exagéré outre mesure.

« Ma bien chère enfant, disait-elle, vous avez vu, par ma lettre d'hier, le danger duquel la divine Providence a bien voulu nous préserver. Nous avons été ce matin de bonne heure, Louise, Clémentine et moi, à l'église en remercier Dieu, et demain, à onze heures, il y aura une grande messe d'actions de grâces à laquelle le Roi et toute la famille assisteront.... »

Cet événement me procure l'occasion de

citer deux lettres de Louis-Philippe, l'une adressée au second de ses fils, alors en voyage, l'autre au comte Duchâtel, ministre de l'intérieur...

Le Roi devient chroniqueur à son tour. On verra avec quelle netteté, quelle clarté, il remplit les nouvelles fonctions dont la Reine semblait s'être réservé le monopole.

« Eu, lundi 28 août 1843, 6 h. d. s.

« Mon bien cher enfant, au milieu des félicitations que tu mérites si bien pour les prodigieux succès de ton voyage et de ceux de notre bonne Victoire, je te demande les tiennes en ce moment où la Providence vient de nouveau de nous préserver d'un assez grand danger. Nous sommes tous très-bien et rien, ni personne, ni cheval ni voiture, n'a eu le moindre mal. Tu trouveras le détail dans la copie ci-jointe de la lettre que je viens d'écrire à Duchatel afin de devancer toutes les *magnifications* qu'on pourrait faire de cet accident.

» Je t'envoie donc ceci par estafette et je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que notre bonne Victoire. Gaston est à merveille! »

« Eu, lundi 28 août 1843, 5 h. d. s.

« Mon cher ministre, je vous envoie une estafette pour devancer les *magnifications* qui pourraient être

improvisées sur un accident de voiture qui heureusement n'a produit aucun mal à personne, ni aux chevaux, ni à la voiture, qui était mon char-à-bancs, où j'étais avec la Reine et la famille et même mon petit comte de Paris, qui était assis sur le banc de devant, entre le duc d'Aumale et moi, et le bon enfant venait de tirer son premier coup de canon à la batterie de Mers où je le tenais dans mes bras pour l'élever à la hauteur de la pièce.

» C'est le salut qui a causé l'accident. Les canonniers arrivés de Douai désiraient me faire un salut royal, ce que j'avais accordé avec plaisir et je m'étais rendu d'Eu à Mers d'où j'allais au Tréport par la nouvelle route. Le salut de la batterie de Mers étant fini, celle du Tréport commença à tirer et le feu continuait quand nous arrivâmes aux écluses. Nous passâmes très-bien le premier pont, mais lorsque les quatre chevaux de devant s'engagèrent sur le second pont, le cheval sous la main du postillon de devant se cabra. A l'instant celui qui le suivait se cabra aussi en reculant sur les chaînes du pont qui se brisèrent et le cheval (les harnais déchirés) tomba du haut en bas dans l'eau. Le postillon de devant sauté à bas retint son cheval, mais son cheval sous la main reculant tomba aussi dans l'eau ainsi que l'autre cheval qui était celui devant le postillon de derrière, mais ce postillon (homme très-vigoureux) et je vous demande de me proposer une médaille pour lui; il se nomme *Étienne Grosmont*, mit aussitôt ses deux chevaux en travers entre les

montants du pont-levis et les retenant avec une vigueur extraordinaire, il arrêta l'élan de la voiture et nous restâmes en sûreté sur le massif de l'écluse qui sépare les deux ponts. Nous mîmes pied à terre et nous passâmes le pont à pied, suivis des chars-à-bancs qui défilèrent sans aucune difficulté.

» Voilà donc le récit exact de l'accident, et ce qui n'est pas moins exact, c'est que les trois chevaux n'ont eu aucun mal. Étant tous tombés sur le dos ils se sont relevés immédiatement et ont monté la berge au-dessous de l'écluse sur leurs quatre pieds comme s'ils sortaient d'un abreuvoir.

» A peine avions-nous fait quelques pas que nous vîmes accourir toute la population du Tréport avec des cris étourdissants de : *Vive le roi!* Nous continuâmes à marcher au milieu d'elle jusqu'à la batterie, où je fis ma visite aux canonniers, et, étant remontés dans les chars-à-bancs, nous sommes revenus au château d'Eu où, grâce à Dieu, toute la famille se trouve en bonne santé et j'accepte d'avance, mon cher ministre, vos félicitations pour les miens et pour moi. »

X

La petite ville de Tréport, où l'on avait eu le spectacle d'un accident qui pouvait avoir de

si déplorables résultats, avait déjà causé à la Reine de grandes inquiétudes. C'était en 1839. Que de fois, dans sa longue carrière, la sainte femme eut à supporter les plus terribles émotions, à trembler pour les jours de ceux qui lui étaient chers ! Au milieu de détails intéressants, elle réserve, dans une de ses correspondances, une place pour une scène de mer qui se passa sous ses yeux, et lui fit éprouver, comme elle le dit, « de cruelles angoisses. »

« Eu, ce 5 septembre 1839.

« J'ai reçu ce matin ta bonne lettre d'hier, mon bien cher ami. Je t'en remercie de tout mon cœur et je m'empresse de t'envoyer les lettres que j'ai reçues hier au soir de Joinville et d'Hernoux, ainsi que les dernières que j'ai reçues de Chartres et d'Hélène. Tu verras dans celle de cette dernière, si tu peux la lire, les détails de l'accident arrivé à Chartres, à Agen, et dans lequel la Providence l'a encore protégé d'une manière particulière. Je t'enverrai toutes les lettres que je recevrai d'eux.

« Le père vient d'en recevoir deux de Chartres, de Pau, dans lesquelles il lui donne de longs détails fort satisfaisants sur les pays qu'il vient de parcourir et en même temps le supplie, de la manière la plus vive et la plus énergique, d'obtempérer à la demande du maré-

chal Vallée de remettre l'armée d'Afrique sur le pied sur lequel elle était, et pour cela de faire partir tous les troisièmes bataillons qui sont prêts et disponibles.

» Chartres insiste dans les termes les plus forts pour que l'envoi de ces troupes soit fait avant qu'il aille lui-même en Afrique, tout en protestant en même temps de son vif désir du maintien et de la consolidation de la paix dans l'Algérie.

» Je partage entièrement ton désir que le voyage de Fontainebleau ait le même sort que ceux de Brighton et d'Ostende, et j'y travaillerai de mon mieux : 1° pour toutes les raisons que tu me développes ; 2° pour la dépense et, 3° parce qu'il me serait extrêmement pénible d'avoir du monde et des fêtes dans ce même endroit où dix mois avant je me suis séparée pour toujours de ma malheureuse enfant mourante.

» Quant à nos projets, nous comptons partir d'ici après demain samedi, à sept heures du soir, pour arriver dimanche, à Saint-Cloud pour l'heure du déjeuner. Si tu peux effectuer ton bon projet de venir nous faire visite dimanche, cela nous fera grand plaisir à tous.

» Le père y aura son conseil à deux heures. Tante avec Clémentine comptent partir pour Randan le 17. Plus que cela, il n'y a encore aucun projet arrêté. Les Belges s'embarquent ce soir à huit heures sur le *Véloce*, accompagné du *Tonnerre* qui porte leurs voitures. Le temps n'est pas encore bien beau et je crains qu'il ne devienne de nouveau plus mauvais. Je viens de passer un mauvais quart d'heure.

» Le père a eu la fantaisie d'aller voir les arrangements qu'on a faits pour les Belges à bord du *Véloce*. Nous sommes allés tous au Tréport. Là le père et tante se sont embarqués et nous sommes restés sur la jetée. La mer était houleuse, la marée descendante, et nous y sommes allés un peu tard. En allant ils ont terriblement dansé ; mais en revenant, le canot n'a plus pu entrer dans le port et il s'est engravé assez loin et étant fortement battu par les vagues, tout le monde criait, courait, faisait des pronostics.

» Béchamel qui était au gouvernail du canot criait pour qu'on jetât des cordes. J'ai frémi ; je me suis presque trouvée mal et j'ai eu dix minntes des plus cruelles angoisses.

» Enfin une quantité de matelots, de cordes et de bras, ont attiré le canot jusqu'à ce qu'une petite voiture ait pu les rejoindre et les débarquer. Alors, j'ai remercié Dieu et j'ai respiré, mais je m'en ressens encore, et je suis tourmentée parce que le père veut aller ce soir accompagner les Belges à bord, et ce retour de nuit me fait frémir.

» Je te remercie de tous les soins tendres et vigilants que tu as d'Aumale. Je suis bien aise d'apprendre qu'il va bien, mais si samedi le temps est aussi affreux et que ses humeurs soient encore en mouvement, je te prie d'empêcher qu'il ne reprenne son service, parce que nous aurions une rechute.

» Dix heures du soir. Nous rentrons d'avoir mis les

Belges à bord du *Véloce*. J'y ai été aussi non sans avoir eu un peu de malaise et beaucoup de peur, parce que nous avons voulu monter à bord du côté du vent, et le mouvement a été tel qu'après y être restés quelques temps, il a fallu gagner bâbord où l'embarquement s'est heureusement effectué.

» Mais le ciel s'est éclairci, la nuit est devenue superbe, la mer calme. Notre retour a été charmant, et tout fait espérer un bon passage pour nos chers voyageurs, et à présent je vais me coucher pour me remettre de toutes les émotions de la journée.

» Béchamel a fait construire sur le bord du *Véloce* une cabine de deux chambres, charmante, tout éclairée. Elle était fort jolie, mais on y étouffait de chaleur. Le Tréport était tout illuminé et faisait un coup d'œil charmant. Je t'embrasse ainsi qu'Aumale aussi tendrement que je vous aime. »

Les récits d'accidents sont nombreux dans les lettres de la Reine. En voici encore un qui date de l'année 1834, mais celui-là, au moins, n'a pas de conséquences tragiques :

« Saint-Cloud, ce 9 octobre 1834.

« Dans la crainte, mon cher ami, qu'il ne te parvienne quelque bruit exagéré d'une chute du père, je vais te raconter ce qui s'est passé. Nous sommes partis hier de Fontainebleau à 6 h. 3/4, le père et Chartres

à cheval pour voir les troupes. Hors la ville, après avoir fini de passer devant ton régiment, il s'est arrêté pour demander un congé pour les élèves du collége. Pendant ce temps son cheval, tourmenté par les mouches, a jugé à propos de se coucher et de se rouler par terre. Le père s'est dégagé fort lestement et n'a eu qu'une fort légère contusion au genou. Mais on peut juger de là frayeur de Chartres et des assistants.

» Nous étions loin et n'avions rien vu. Nous ne sommes arrivés ici qu'à dix heures le quart, ayant trouvé à la croix de Berny la quatrième légion de la banlieue sous les armes, ayant au bout de ses fusils des chandelles, ce qui faisait un fort joli effet. Mais cette séance a achevé d'enrhumer le père, qui l'était déjà un peu, et il garde le lit aujourd'hui; mais j'espère qu'avec du repos et de la transpiration tu le trouveras bien à ton arrivée. En attendant je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur. »

En 1843, il s'agit du mariage du prince de Joinville,—celui que dans l'intimité on appelait Hadjy, *pèlerin*, à cause de son goût pour les expéditions lointaines,—avec une princesse du Brésil. Voici quelques lignes sur la cérémonie :

« Paris, ce 1er août 1843.

« ... La cérémonie de hier s'est fort bien passée. Elle a eu lieu dans le grand salon de Neuilly. La table du

chancelier dans le fond vis-à-vis des fenêtres. Il y avait les ministres et leurs femmes, les Maison, Vallée, Roussin et Grouchy, seuls maréchaux à Paris, et Ribeira et Carreira. Le père a voulu que tout le monde signât. Après la signature, on a dîné. Les deux salles à manger étaient remplies. Après dîner, j'ai pris Françoise sous le bras, et je lui ai présenté tout le monde. Elle a dit quelques mots. Aujourd'hui à une heure nous avons eu à Neuilly la réception du Corps. J'ai fait le tour avec elle. Je lui ai présenté tout le monde. Elle n'a fait que des révérences. Tous ceux qui la voient sont frappés de sa ressemblance avec notre pauvre amie. Demain il y aura donation de la corbeille. Je donnerai les broches en votre nom; elles sont superbes. Après le Corps, je suis venue ici avec le ménage qui vient de faire une promenade à pied dont la petite est enchantée. *Hadjy* a été fait contre-amiral... »

Comme toujours, la femme prévenante, bonne, attentive, soucieuse du bonheur, des succès de ceux qu'elle aime, se montre à chaque instant. Elle ne néglige rien. Elle agit d'un côté, elle écrit de l'autre. Le jour de fête d'un de ses enfants arrive; il a sa première, sa plus matinale pensée...

« Eu, ce 25 août 1845.

« Bonne fête, cher excellent enfant. Tu as été ma première pensée, ce matin, et j'ai bien prié pour toi.

Que Dieu te bénisse, te conserve, pour être de plus en plus notre consolation et qu'il t'accorde santé, bonheur et tout ce qui peut te rendre parfaitement heureux avec cette chère et bonne Victoire et vos délicieux enfants. Ceux-ci se portent à merveille et font des progrès chaque jour, Gaston, en amabilité et en sagesse, Alençon, en force et gaieté. J'espère qu'à votre retour il marchera bien. Le père est un peu enrhumé... mais j'espère, *s'il veut se soigner*, que cela ne prendra pas pied. La princesse de Salerne a aussi un gros rhume qu'elle promène. Le reste de la famille se porte très-bien, et je m'en vais aller tantôt au bois de Lamotte avec Lina et ses parents. Ce soir nous avons spectacle de la troupe de Dieppe. Ils joueront la *Rue de la Lune* et la *Sœur de Jocrisse*. La salle est arrangée dans la tente monstre qu'on a placée dans l'île entre la Bresle et le canal... J'embrasse de tout mon cœur le ménage blond que j'aime tendrement.

« *Onze heures du soir*. Nous rentrons du spectacle qui a été des plus bêtes et la troupe mauvaise; mais, en revanche, la salle est charmante et il fait une soirée délicieuse. En rentrant je trouve une lettre de C..... qui m'annonce que Hadjy sera ici demain matin de bonne heure, ce qui m'enchante, et je le serai davantage lorsque vous nous arriverez aussi. »

Dans un autre billet, sans date, encore

quelques détails, et surtout sur les petits enfants, sa joie, sa préoccupation incessante....

« ..... Vos chers trésors se portent à merveille. Rien n'est plus joli qu'Alençon dans son bain et Gaston assis à côté, jouant avec lui. Je ne sais si j'ai mandé que le commerce de Saint-Malo a envoyé à Gaston un charmant petit bateau de quinze pieds de long. Nous allons le faire envoyer à Neuilly. Il porte quatre personnes... Adieu, mes si chers enfants. Portez-vous bien; soignez-vous, continuez vos succès et aimez-moi comme je vous aime. »

XI

Et comme preuve de cette pénétrante influence que Marie-Amélie exerçait sur sa nombreuse famille, je prendrai, dans ce qu'elle appelait les *Trésors de son cœur*, dans les papiers qu'elle conservait avec tant de soin, deux lettres. L'une réveillera le souvenir d'une autre princesse, d'une femme qui n'est plus, et dont la courte existence a été marquée aussi par de bien terribles vicissitudes, de madame

la duchesse d'Orléans. Quel ton affectueux, quel dévouement profond et sincère de la part de la jeune étrangère qui avait été appelée à prendre place sur les marches d'un trône qui devait s'écrouler sous ses yeux.

« 7 septembre 1838.

« Je ne puis m'empêcher de venir baiser vos chères mains aujourd'hui que le retour du vendredi et du souvenir de ce qui se passa il y a quinze jours reporte toutes mes pensées vers vous, ma chère et bien-aimée maman, et où le souvenir de votre tendresse, de vos soins, de votre sollicitude maternelle vient se retracer à mon cœur qui aime à repasser par ces moments de bonheur et de béatitude. Aussi est-ce un besoin pour moi de venir dire moi-même quel plaisir m'ont causé vos chères lettres et de vous en exprimer toute ma reconnaissance.

» Chartres vous dit mille choses en vous remerciant de celles que vous lui avez écrite hier. Toutes les bonnes nouvelles que vous lui donnez nous ont vivement intéressés. Il a été voir Marie dont le petit prospère à le rendre jaloux. On attend demain la fièvre du vaccin qui a réussi parfaitement. Je suis fâchée de ne pouvoir la féliciter demain. Maman ira le faire à ma place. Elle célébrera sa fête d'une belle manière, car les actions de grâces sont bien la plus belle.

» Je vous demande un million de pardons de l'incohérence de mon style. Un mal de tête et ses intercessions sont mes excuses. Mes tendres respects au père et à ma tante et mille tendresses à.... Le cher petit Paris est bien, mais ses boutons aux yeux et le changement d'épiderme le défigurent un peu.

» Bon respect et tendresse.

« Votre fille H. »

L'autre lettre est d'un enfant dont j'ai déjà écrit le nom. Il s'agit d'un billet de bonne année, d'un remercîment. Il ne porte pas de date, mais il doit être du commencement de 1847. J'hésitais à le transcrire..... son auguste auteur (1) me pardonnera sans doute mon indiscrétion. Lui aussi subissait l'influence de son aïeule, et sa jeune main traçait avec assurance, et certes avec application, car l'écriture est d'une remarquable netteté, ces quelques mots à Mme la princesse Adélaïde d'Orléans, qui lui avait envoyé ses étrennes :

« Je vous remercie bien du beau bronze que vous m'avez envoyé pour le jour de l'an; mais ce dont je suis le plus content, c'est que j'y vois une nouvelle

(1) Aujourd'hui Léopold II, roi des Belges.

preuve de vos bontés pour moi. Je me rappelle encore que Philippe et moi nous cherchions dans les jardins de Saint-Cloud l'occasion de nous rencontrer avec nos petits cousins. Je les ai vus à Saint-Cloud, je voudrais bien maintenant pouvoir les revoir aux Tuileries.

» Adieu chère tante; je vous prie de les embrasser pour moi et de me rappeler au bon souvenir de mon oncle Nemours. Croyez-moi toujours votre respectueux neveu.

« LÉOPOLD. »

XII

Dans un des petits salons qui suivaient la chambre à coucher du Roi et de la Reine, salon qui servait de cabinet, Marie-Amélie avait rassemblé, sous forme de trophée, une foule de souvenirs qu'elle avait sans cesse sous les yeux, et qui devaient autant réjouir le cœur de la mère que celui de la souveraine. C'était un grand panneau, de quelques centimètres de profondeur, ayant pour fond une glace et recouvert d'une autre glace sans tain, sous laquelle étaient suspendues des armes, des

clefs, des palmes, des branches d'arbrisseau, etc., etc. A chacun de ces souvenirs était attachée une étiquette qui en rappelait la provenance et la date.

A gauche, une branche avec cette inscription : « Branche du chêne de saint Louis, ancienne église Saint-Jean; Damiette, Montpensier, 1840 ou 1845. »

Une autre branche : « Ducs d'Orléans et d'Aumale; bois d'olivier, au pied de l'Atlas, 20 mai 1840. »

Deux autres branches avec ces indications : « Joinville, Sainte-Hélène; » — « Aumale, Médéah. »

Une palme portant : « Orléans, Portes-de-Fer ! »

A droite, des rameaux avec l'inscription : « Orléans et Aumale; Teniah et Mouzaïa, » 12 mai 1840. »

Un second rameau : « Orléans et Aumale; » Médéah, 17 mai 1840; » — puis : « Con-» stantine. »

Une grande palme avec ces mots : « Nemours; Constantine, 13 octobre 1841. »

Dans le milieu; le sabre, le ceinturon, les épaulettes de Santa-Anna, avec l'étiquette: « P. de Joinville, Vera-Cruz. » Au-dessous, un magnifique œuf d'autruche; plus bas, deux clefs en croix avec l'inscription : « Clefs de Mogador. »

A côté, une cartouchière « prise sur les Arabes dans la charge faite par le duc de Nemours, auprès de Milianah, le 3 mai 1841. »

Au bas des panneaux étaient placés des fragments de pierre rapportés d'Anvers, en 1832, par les ducs d'Orléans et de Nemours, des fragments d'une forêt pétrifiée recueillis aux environs du Caire en juillet 1845; d'autres provenant, la même année, de l'île de Philoé.

Un autre trophée, si je puis me servir de ce mot, trophée funéraire celui-là, cétait le prie-Dieu que la Reine avait fait placer dans sa chambre à coucher, prie-Dieu devant lequel elle venait s'agenouiller chaque soir, prier pour ceux quelle avait perdus.

Ce prie-Dieu, construit en bois d'une cou-

leur sombre, dans le style gothique, se composait de deux parties, une supérieure, une inférieure. L'ensemble était encadré dans des sculptures finement travaillées. Devant ressortaient deux figures d'anges, debout, enveloppés pour ainsi dire dans leurs ailes et dans l'attitude de l'affliction la plus profonde. Le meuble avait pour couronnement une croix surmontée des insignes de la passion: les clous, la couronne d'épines...

Dans un cadre se trouvait un store sur lequel était peinte, en buste, une remarquable tête de la Vierge des Douleurs... Ce store en se roulant laissait voir sur une tablette la tête moulée du duc d'Orléans, empreinte prise après que le malheureux prince eut rendu le dernier soupir dans les bras de sa famille désolée.

La partie inférieure offrait l'apparence d'une armoire à deux battants. En l'ouvrant, on apercevait étendus sur une tablette différents objets ayant appartenu à la princesse Marie, puis le suaire dont était enveloppée la jeune duchesse au moment suprême...

Sur l'appui qui soutenait le moulage du duc d'Orléans étaient gravées ces paroles empruntées aux livres saints :

« C'est moi qui irai à lui,
» Il ne viendra jamais à moi ! »

Nombre de mains vulgaires, poussées par la curiosité, se sont appuyées sur ce meuble, ont déroulé le store, fouillé les tablettes de l'armoire... On se montrait, on se passait ces reliques... mais c'était avec précaution et respect qu'on se les transmettait. Tout fut remis en place. Quelques mois après, lorsque l'ordre et la tranquillité furent rétablis dans la capitale, que le palais des Tuileries fut débarrassé des singuliers hôtes qui en avaient fait pendant trop longtemps leur demeure, le prie-Dieu de Marie-Amélie fut remis à ses serviteurs. J'espère qu'ils se seront rendus dignes de la confiance qu'on eut alors dans leur dévouement.

XIII

Quand le peuple de Paris pénétra dans le palais des Tuileries ; lorsqu'il parcourut, pendant près de quinze jours, les appartements sans nombre dont se composait la résidence historique, il lui fut facile de contenter sa curiosité, de voir de près l'intérieur de ceux que l'on appelle les grands de la terre. Il lui était largement permis de toucher de la main tout ce qui leur avait appartenu. Il était le maître ; il usa de la permission.

Un premier flot se livra à des dévastations aussi honteuses que barbares, mais on parvint promptement à le maîtriser et à le chasser.

Le reste, plus calme, ne dissimulant pas des sentiments honorables, s'opposa résolûment à des mutilations qui avaient quelque chose de sacrilège. Il y eut alors réaction contre les pillards. Souvent elle fut violente, car les découvertes incessantes que l'on faisait n'avaient

d'autre résultat que d'affirmer, pour ainsi dire à chaque pas, la bienveillance et la charité de la Reine, du Roi et de leurs enfants.

On comprit que le malheur est sacré, que l'on ne doit pas accabler l'infortune, et c'est ce qui explique comment des hommes honorables prirent sur eux, bien qu'ils fissent partie des vainqueurs du moment, de faire parvenir aux majestés déchues, aux princes, aux princesses sans asile, les objets de première nécescité. Ce dévouement qui les honore ne fut pas sans danger. Il y avait, à cette époque, des ambitions qui ne reculaient devant aucune persécution, des rancunes impatientes de se satisfaire à tout prix, des ingratitudes qui se préparaient et ne demandaient qu'à éclater au grand jour...

De quel étonnement et de quel profond dégoût l'on serait saisi, si je laissais tomber de ma plume les noms de ces persécuteurs s'abritant prudemment derrière la muraille populaire ! Que Dieu leur pardonne leurs mauvaises actions... Leur souvenir, aujourd'hui, doit leur être une bien cruelle punition.

XIV

Les réactions ont des résultats bizarres! Autant on avait mis d'ardeur à détruire, à jeter, à lacérer, autant on en employa pour arrêter le désordre, repousser les brutalités...

« Pourquoi faire le mal? s'écriaient surtout les femmes... Dans quel but ce pillage? »

Et plusieurs ramassaient avec empressement les objets de toute sorte qui gisaient sur les tapis, sur les parquets, souillés de neige et de boue.

Une ouvrière avait relevé un cahier d'écriture... C'étaient les devoirs du jeune Gaston d'Orléans... Sur une des pages le jeune prince avait apposé sa signature.

« Ah! ce pauvre petit, s'écria-t-elle. Il » n'écrivait pas mal... Faut rendre ça à sa » mère. »

Et le cahier fut respectueusement déposé sur d'autres lettres, d'autres papiers, recueillis au hasard de tous les côtés, dans les appartements, dans les escaliers, dans les cours des Tuileries.

On ferait un volume de souvenirs anecdotiques, avec ces matériaux de toutes provenances, dont beancoup étaient en lambeaux, dont d'autres avaient été jaunis par les flammes, ou portaient les empreintes des chaussures humides de la foule.

Je ramassai un petit carnet... Sur la première page, cette ligne était écrite au crayon : « Paris a bien compté, » et, au-dessous, à la plume, — j'ai cru reconnaître l'écriture du duc d'Orléans, — « Paris a reçu ce petit carnet de « son père, à Saint-Cloud, dans l'automne de « l'année 1841. »

Plus loin, sur le tapis, était un portefeuille entr'ouvert. Il en était tombé une enveloppe de deuil salie par le froissement. Sur cette enveloppe on lisait : « Cette pièce de cinq francs a » été donnée par le Roi, en souvenir du pre» mier dîner pris ensemble.

» 1er janvier 1844. »

L'enveloppe avait, en effet, contenu une pièce de cinq francs. La trace de la pièce de monnaie se voyait encore sur le papier, mais la pièce n'y était plus. J'aime à supposer qu'elle a servi à une bonne action. Il serait trop odieux de penser qu'une main avide a pu s'en emparer.

Ce qui me permet d'espérer que ma première supposition peut être une réalité, c'est que près de l'enveloppe se trouvait un autre papier dont la lecture, au milieu du désordre, causa une vive émotion.

« Je soussigné, *Créancier incarcérateur* du sieur Aubijou, reconnois avoir aujourd'hui reçu de M. le Directeur de la prison pour dettes, la somme de quatre cents francs versée entre ses mains par une personne bienfaisante pour la délivrence du dit sieur Aubijou.

« Paris, le 11 novembre 1846.

« FONTAINE, bottier. »

« Vu au greffe de la prison pour dettes, à Paris, pour légalisation de la signature du sieur Fontaine, créancier du sieur Aubijou.

« Paris, le 11 novembre 1846

« L'EVEILLÉ. »

Il a fallu une révolution pour faire connaître les mystères de bienfaisance que rec lait le porte feuille d'un prince de dix ans.

J'ai vu, dans un album, deux lettres du duc d'Aumale. L'une datait de l'enfance du prince. Il ne négligeait pas plus que ses frères et ses sœurs d'écrire à son père pendant les voyages que celui-ci faisait fréquemment en France...

« Mon cher papa,

» Je vous adresse ce petit mot de souvenir, persuadé qu'il vous fera plaisir. Je voudrais bien vous voir de retour. J'espère vous voir en bonne santé.

» Adieu, mon cher papa, jusqu'à mercredi.

« Votre respectueux fils,

« D'AUMALE.

« Neuilly, 17 novembre. »

L'autre, adressée à l'un de ses frères, avait trait à un accident dont j'ai parlé plus haut et qui avait singulièrement ému tous les membres de la famille royale alors rassemblés au château d'Eu.

« Eu, lundi 28 août 1845.

« Mon bon cher Nemours et ma chère Victoire, j'ai besoin de me féliciter avec vous deux de la grande grâce que Dieu vient de nous faire. Je frémis encore

en pensant au malheur affreux dont nous avons été si près et plaignez-moi, je n'étais pas dans ce cher char-à-bancs.

» Par sagesse, je n'avais pas été à cette promenade. Nous étions restés ensemble Louise et moi; enfin je ne dois songer qu'à rendre grâces à la divine Providence que nous ne pouvons assez remercier!

» Gaston se porte à merveille, est plus beau, plus aimable que jamais et charmant pour moi. Je vous embrasse tous les deux, mes chers enfants, du meilleur de mon cœur, comme je vous aime.» « A. d'O. »

Et puisque ce nom de Louise a été prononcé, nom qui rappelle la souveraine tant aimée, tant regrettée, tant pleurée, de la Belgique, qu'il me soit permis de citer une lettre de cette princesse si bonne, si digne de sa mère, à la reine Marie-Amélie. Les quelques lacunes que l'on y trouvera sont le fait des lacérations que le papier éprouva avant de tomber dans les mains qui ont bien voulu s'en dessaisir un moment en ma faveur. Cette épître, tout intime, fut écrite en Angleterre pendant l'une des visites que faisait fréquemment la reine des Belges à la reine Victoria. Les relations les plus amicales

n'ont jamais cessé d'exister entre les deux familles qui habitaient les palais de Windsor et des Tuileries.

« Windsor, 16 septembre 1838.

« Je prends le temps au vol, chère maman, et je vous écris encore de mon lit. Ma journée d'hier a été plus ou moins pleine de contrariétés. J'avais beaucoup à écrire et j'ai perdu toute ma matinée. J'attendais le duc de Sussex avant deux heures et il n'est arrivé qu'après trois. Je ne désirais pas sortir et pour ne pas paraître maussade et surtout pour ne déranger personne, j'ai suivi, en voiture avec une des filles d'honneur, la cavalcade du duc...Victoire. Enfin pour m'achever, le... est venu si tard de Claremont que j'ai été dans un retard affreux pour le dîner. Mais il est toujours arrivé, ce qui est l'essentiel, et lassé et content de sa course. Il vous offre ses plus tendres hommages ainsi que Sussex, que j'ai trouvé beau d'apparence et de santé.

» Il a fait hier un temps lourd et...... Aujourd'hui le brouillard est tel que l'on n'y voit pas clair. J'irai plus tard à l'église, si mon monde qui est allé hier à Londres est, comme je l'espère, de retour. Le prêtre est rétabli. J'ignore du reste le plan de la journée. Je reçois à l'instant votre bonne lettre du 13, dont mille remercîments. Je vous plains bien de quitter Eu. Il paraît que notre revue de mardi sera fort belle. Victoria la passera à cheval. Nous irons, la duchesse et

moi, en costume de cheval; mais nous ne monterons qu'après. Je vous embrasse, chère maman, du meilleur de mon cœur ainsi que l'excellent père. Je suis tout honteuse de la lettre que j'ai écrite hier à ce dernier. J'écrirai plus..... de Laeken. J'ai toujours des bonnes nouvelles des enfants. Toute à vous.

« LOUISE. »

Et comme une nouvelle preuve de cette union, de cette affection profonde, de ces sentiments de mutuelle tendresse, que la mère vénérée avait si profondément incrustés dans les cœurs de ses enfants, n'est-ce pas ici la place de cette autre lettre de la princesse Marie?

C'était peu de temps après le mariage de la princesse. Elle était allée, avec son mari, prendre possession de ses États. Une nouvelle vie commençait pour elle. Comme tout est simple, bon, naturel et vrai dans ces quelques lignes tracées à la hâte, par cette main délicate que la mort ne devait pas tarder à rendre froide et immobile :

« Cobourg, 1er novembre 1837. — N. 7.

« Deux lignes seulement, chère Majesté, pour ne pas passer un jour sans vous parler; mais le temps

matériel me manque. Ces premières journées sont absorbées de visites, de promenades, d'attentions de tout le monde. Ce matin j'ai tant prié, il m'était si bon de penser qu'à 200 lieues de Paris, à la même heure, nos prières arrivaient en même temps aux pieds du Tout-Puissant ! J'ai eu un bon sermon allemand et une grande messe avec des chants de paysans et paysannes admirables, un vrai concert. Nous avons été nous promener au Kulmberg, château gothique au duc. Je dîne *chez moi* avec quelques personnes, puis musique chez la duchesse. Je ne parle pas de l'affaire de la dame, vous aurez eu satisfaction et remercîment. Je suis bien fâchée des tourments que vous avez eus, mais de grâce n'en parlons plus. Alex., ci-présent, se met aux pieds de la famille, que j'embrasse tendrement. Mon Dieu, mon Dieu, si j'avais seulement plus de temps, je pourrais dire tout ce que je voudrais ; mais, maintenant, il faut que j'aille m'habiller. Encore un bien tendre adieu.

« Toute à vous,

« MARIE. »

XV

Il y a des contrastes bizarres ! Parmi ces débris ramassés par tant de mains différentes se trouvait le brouillon d'une lettre écrite par

Mme la duchesse d'Orléans devenue veuve, brouillon raturé en plusieurs endroits, avec des changements à la marge... C'était la minute d'une lettre adressée... à M. Victor Hugo!

Sans doute, le poëte avait fait parvenir à la princesse l'expression de son émotion et de ses regrets le jour où le duc d'Orléans périt d'une manière si déplorable.

Lorsqu'une catastrophe aussi cruelle priva le poëte de sa fille nouvellement mariée, Mme la duchesse d'Orléans, qui avait la mémoire du cœur, le sentiment de tout ce qui est bon et généreux, fut émue de la douleur d'un père et d'une mère, frappés à l'improviste par un de ces événements qu'il est impossible de prévoir.

Voici la copie fidèle de son brouillon. L'original doit être, j'aime à le croire, conservé respectueusement par M. Victor Hugo :

« Le malheur qui vient de vous frapper d'une manière si cruelle m'a vivement touchée, Monsieur. Je veux vous exprimer la part que j'y prends avec la France entière et plus particuliérement au souvenir

des témoignages de sympathie que vous avez donnés aux cruelles épreuves qui m'ont frappée moi-même.

» Lorsque..... on traverse l'école de la douleur on la comprend dans toutes ses faces et l'on partage les souffrances de ceux que le ciel initie à l'épreuve avec une sympathie bien plus vive qu'on ne l'eût fait dans les jours heureux.

» Laissez-moi donc vous dire, Monsieur, combien votre chagrin, combien celui de Mme Hugo m'afflige, et recevez en même temps les vœux que je forme pour que la consolation d'en haut ne vous manque pas, la seule qu'acceptent de pareilles douleurs.

» Croyez à l'expression de mes sentiments de haute estime. »

XVI

L'admirable et constante bienveillance de la Reine n'exerçait pas seulement son influence sur ses enfants, sur les hauts personnages qu'elle accueillait dans l'intimité de la famille royale ; elle avait fini par gagner ceux qui, par

un lien quelconque, étaient attachés au Roi, à la Reine, aux princes et aux princesses.

Entre tous existait la plus aimable familiarité. Dans ce palais des Tuileries, où l'on supposait, pour n'en pas perdre l'habitude, des intrigues perpétuelles, vivait un monde spirituel, gai, très-bon observateur, railleur quelquefois, peu soucieux de l'étiquette, peu disposé à laisser croire que le sceptre d'un monarque constitutionnel devait être tracassier, menaçant et lourd. Il y avait là des gens qui, sans jamais manquer au respect, aux convenances, savaient donner un tour original et piquant aux choses les plus sérieuses et les plus graves.

Je ne connais rien de plus charmant en ce genre qu'une lettre écrite à M. le duc de Nemours par M. Guérard, qui fut le professeur de mathématiques des princes de la famille d'Orléans.

Nous avons tous connu ce digne Guérard, dont on estimait le caractère et dont on aimait la personne. Franc, ouvert, jovial, il savait rendre le travail attrayant. On l'appelait le *Professeur !...* et peu d'hommes ont, mieux que

lui, justifié ce titre respectable et si difficile à faire respecter. Capitaine d'une compagnie de la garde nationale de Paris, il avait résolu un autre problème!... Il avait formé une compagnie modèle, dans laquelle on obéissait sans murmurer et qui donnait l'exemple de la discipline.

M. Guérard avait été chargé de préparer le prince de Joinville aux examens indispensables pour être admis à l'École de la marine. Ces examens étaient publics. Le fils du Roi, comme tous les jeunes Français aspirant à l'honneur de servir sous le pavillon de la France, devait donner devant un jury — plus solennel encore que les autres — les preuves de ses connaissances.

C'était une première bataille qu'il fallait livrer, plus terrible peut-être que celles dans lesquelles on n'a besoin que de sang-froid et de courage pour exposer sa poitrine aux balles de l'ennemi.

Le jeune marin, qui, plusieurs années après, devait montrer tant d'audace et d'habileté dans la manière dont il attaqua les batteries du fort

Saint-Jean-d'Ulloa; qui, à la tête d'un détachement de matelots, força les portes de la Vera-Cruz et prit de sa main, au milieu de la fusillade, le général Arista; qui, en 1840, reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les restes mortels de l'empereur Napoléon I[er]; en 1845, commandant de l'escadre d'évolution en croisière sur les côtes du Maroc, bombardait Tanger et s'emparait de Mogador... — sortit vainqueur de la lutte.

Le *Professeur* avait accompagné son élève dans le voyage de Paris à Brest; il était dans la salle où se passait l'examen, anxieux, impatient, couvant de ses regards pleins de dévouement l'écolier qu'on allait interroger. L'examen terminé, les juges prononcent. Le fils du roi des Français est proclamé aspirant !

Comme la poitrine du bon Guérard se dilate. « Victoire ! » s'écrie-t-il, et prenant aussitôt la plume, il griffonne ce récit, qu'il ne destinait certes pas à une publicité rétrospective :

« Monseigneur,

« Je vous remercie beaucoup de votre bonne petite lettre, quoiqu'une bonne partie eût été écrite pour

plaisanter le malheureux professeur et lui faire sentir amèrement son indiscrétion. Mais je suis si content d'apprendre que vous fonctionnez à ravir à Lunéville que je vous passerai toutes vos épigrammes, sur la deuxième et son digne capitaine.

« Je vous dirai que notre voyage a été charmant. Le moindre village avait son orateur, son illumination et son gendarme. Ma position géographique dans la voiture était vis-à-vis le prince de Joinville et il me laissait toujours le soin de répondre. Trognon était fort occupé de la partie financière et payait notre vitesse pendant que je *cicéronais* du haut de mon char de triomphe.

» J'ai donc fait le prince et je dois vous dire que j'ai eu l'approbation de mes covoyageurs. J'ai pris pour base de ma conduite princière ma maxime favorite : « La bienveillance et le désir de se faire aimer. » Mais je suis bien bon garçon de vous parler de cela. On dit que vous seriez professeur dans cet art ! J'arrive donc au dénoûment de mon voyage, à ce terrible examen.

» C'était hier mardi 12. Il ne devait y avoir que quarante personnes et il y en avait bien soixante-dix à quatre-vingts ; les généraux de terre et de mer, les officiers du génie et d'artillerie, et tous les professeurs des écoles, voire même les journalistes !

» L'examen a duré deux heures, et franchement a porté sur des questions assez difficiles. Le prince a été

un peu intimidé aux deux premières questions, mais il a répondu ensuite avec une grande netteté et clarté, et a su, par son air modeste et son bien-dire, captiver les suffrages de l'assemblée. Vraiment il était à croquer quand, avec le rouge au visage, il se tournait vers cette nombreuse assemblée et montrait avec ses mains en l'air les constructions nécessaires pour expliquer l'épure de géométrie descriptive demandée.

» Je puis donc m'écrier : « Je trrrrriomphe complé-
» tement et sur toute la ligne. » Heureux mille fois de pouvoir contribuer à vous faire aimer et estimer de tout le monde.

» Vous ne pouvez vous figurer l'étonnement de ces braves gens..... « A la bonne heure ! Voilà comme on
» élève des princes; en voilà un qui travaille ! Ce n'est
» pas comme autrefois, etc.

» — Est-ce que tous les enfants du Roi ont travaillé
» autant, Monsieur ? » — « Certainement, général ! Les
» princes, ses frères, se levaient à cinq heures du
» matin et étaient de *rudes piocheurs*. »

» Pour me récompenser un peu de ce que j'ai dit, vous seriez bien aimable, — malgré vos innombrables occupations, — de m'écrire un mot à Honfleur pour me mander le moment où vous serez à Compiègne.

» Adieu, Monsieigneur, nous sommes bien loin l'un de l'autre, et croyez comme un axiome que je vous aime en raison directe du cube des distances. Croyez

aussi à tout le plaisir que j'aurais de vous revoir et à tout mon respectueux dévouement.

» Votre vieux professeur,
« GUÉRARD.

» Amitiés au colonel Boyer.
» Souvenirs au général Colbert. »

Un autre débris avait attiré mon attention. J'avais aperçu des vers !... C'était une cantate chantée devant la Reine, un jour que la Souveraine s'était rendue à l'une des pensions dépendantes de la Légion d'honneur. Elle s'était souvenue de cet hommage et sa main avait tracé, sur la page qui lui avait été remise, des noms, des notes, la désignation des présents qu'elle avait fait parvenir à tous ceux qui avaient réuni leurs efforts pour lui plaire. Après plus de vingt ans de silence, quand *la Reine, devant qui tout s'incline,* s'est inclinée devant la mort, on ne m'accusera pas de flatterie en exhumant ce poétique hommage, dont l'auteur est demeuré inconnu.

CONGRÉGATION DE LA MÈRE DE DIEU.

SUCCURSALE DE LA MAISON ROYALE DE SAINT-DENIS.

CANTATE

Chantée à Sa Majesté la reine des Français, par les élèves de la première succursale de la Légion d'honneur, le 23 *avril* 1844.

Jour de bonheur, jour d'allégresse,
Répands sur nous ta douce ivresse !
En cet instant suspends ton cours.
L'ange de la France
Vient à notre enfance,
Donner l'espérance,
Et d'un rayon de joie illuminer nos jours.

PREMIER SOLO.

O vous, Reine, ange tutélaire,
Douce mère des malheureux,
Sur cet asile solitaire
Ah ! daignez abaisser les yeux !
Reine, devant qui tout s'incline
Ecoutez nos chants de bonheur
Vous qui donnez à l'orpheline
Une famille et votre cœur !

DEUXIÈME SOLO.

Il est des jours que rien n'efface
Dont on se souvient à jamai
Dans nos cœurs celui-ci prend place
Et pour y rester désormais.

7

Longtemps encor dans cette enceinte,
En rêvant à notre bonheur,
Le souvenir, voix douce et sainte,
Fera redire à notre cœur.....

Jour de bonheur, jour d'allégresse,
Répands sur nous ta douce ivresse,
En cet instant suspends ton cours
L'ange de la France
Vient à notre enfance
Donner l'espérance
Et d'un rayon de joie illuminer nos jours.

Il me serait facile de joindre ici les notes de Marie-Amélie. Elles offrent des noms qui depuis ont obtenu une notoriété honorable. Les jeunes filles de 1844 sont devenues des épouses et des mères... Je ne veux pas douter qu'au jour où Dieu rappella à lui l'*ange tutélaire, la douce mère des malheureux*, elles auront eu une bonne prière pour la sainte femme, si heureuse aux jours de sa puissance de les honorer de sa protection, de ses conseils et de ses bienfaits.

XVII.

Voici un document plus sérieux et véritablement historique. Il se rapporte aux temps où la France s'occupait si vivement des ma-

riages espagnols. Que de choses furent dites et faites alors pour contrecarrer les projets que caressait Louis-Philippe et qu'un de ses ministres avait plus particulièrement adoptés!

Cette grande affaire était non-seulement traitée par voie diplomatique entre les Cours d'Espagne et de France, mais le Roi s'en était ouvert à l'un de ses fils, et celui-ci suivait aussi des négociations plus personnelles. Il fallait déjouer des intrigues, lutter contre des prétentions étrangères, ne point se laisser ébranler par les attaques d'une opposition tracassière et jalouse. Il y avait là bien des difficultés à surmonter, bien des obstacles à vaincre. Le fils avait quelquefois besoin de conseils; il en demandait, et le père ne les refusait pas. Puisque cette lettre de Louis-Philippe a échappé aux flammes, conservons-là pour les historiens :

« Eu, vendredi, 15 août 1845.

» Mon bien cher ami, j'ai d'abord à te remercier de ta bonne lettre du 10 et du compte si simple et pourtant si satisfaisant que tu me rends de tes impressions et de tes observations sur tout ce que tu vois. Mais

j'ai aussi à te féliciter, ce que je fais bien de tout mon cœur, des brillants succès que tu as de nouveau obtenus dans ce voyage. Je vois seulement que tu en as trop fait, et que les fatigues accablantes que tu as supportées avec tant de courage ont nui à ta santé, et ont attiré sur toi une indisposition qu'on me fait espérer ne pas présenter de gravité, mais qui pourtant me tourmente, et dont je désire vivement te voir débarrassé.

» Soigne-toi bien *avant tout*, mon cher ami, je te le recommande du fond de mon cœur, et je recommande à notre bonne Victoire d'y veiller en l'embrassant tendrement. Vos charmants enfants se portent à merveille et ils sont tous les jours plus gentils.

» Tu es attendu en Espagne avec impatience, et ta réception y sera telle que nous pouvons la désirer. Tu me demandes de nouvelles instructions, si j'en ai à ajouter à celles que je t'ai déjà données, et à tout ce que je t'ai dit.

» A tout autre qu'à toi, je recommanderais la prudence, car nous devons nous abstenir soigneusement de tout ce qui aurait l'air de *dicter* ou *d'imposer*. Cela est mauvais partout, car en général cela porte les hommes à vouloir le contraire de ce qu'on prétend leur imposer. Cela est encore plus dangereux en Espagne, où on ne saurait assez ménager les vanités et les susceptibilités qui s'enflamment si aisément. Cependant il faut se renfermer dans la lignée de Phi-

lippe V, mais là c'est à eux à choisir et nous devons les laisser faire; seulement point d'Allemand. Le ciel, mon cher ami, t'a doué de tant de tact, de mesure et de prudence que je n'ai rien à te dire sur cela et je suis sûr que tu pratiqueras ce que les Espagnols définissent si bien en l'appelant le *meneo*. Cela a autant de succès dans la marche et dans la danse que dans la conduite des relations avec les hommes et dans la direction des affaires.

» Au surplus, pour te mettre au fait autant que je le puis par lettres, je te remets cy-jointe la copie de la lettre que j'ai reçue hier de Guizot et celle de ma réponse qui m'a tenu dans mon bureau jusqu'à trois heures du matin et, sur ce, mon cher enfant, je t'embrasse ainsi que notre bonne Victoire du meilleur de mon cœur. »

Quelle confiance, quelle mesure, quel tact, dans ces épanchements intimes! On ne sait qui l'on doit admirer le plus, du Roi ou du père, et il est vraiment heureux qu'on ait conservé ces témoignages, qui jettent une lumière nouvelle sur plusieurs événements remarquables de la royauté de Juillet.

Je me suis éloigné, pour donner place à ces souvenirs, des appartements particuliers de Marie-Amélie; rentrons-y pour faire connaître

7.

ce qu'à son grand étonnement le peuple y trouva.

XVIII.

Et, d'abord, je m'occuperai d'une pièce dont l'auteur ne m'est pas connu, qui ne porte aucune signature, mais que la Reine avait conservée avec soin. Elle était placée dans un petit portefeuille avec des notes, des observations — presque toutes tracées au crayon — sur ses enfants. Le portefeuille fut pris; les notes servirent à allumer des pipes ou des cigares; le document dont je parle, formant une sorte de cahier, fut seul préservé.

C'était un plan d'éducation, rédigé pour le plus jeune des fils de Marie-Amélie, Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier. Il était né à Neuilly, le 31 juillet 1824, et devait avoir six à sept ans à l'époque où fut rédigé le travail qui avait été présenté aux méditations et à l'approbation

de la Reine. Plus tard, on le sait, comme ses frères, il fit ses études au collége Henri IV.

Malgré son étendue, on me saura sans doute gré de le citer. C'est un modèle que l'on ne saurait trop faire connaître. Il est bon à présenter à tous les chefs de famille, rois, princes ou citoyens. Dans un temps où l'on s'occupe avec tant de soin de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, où l'on écrit tant de choses à ce sujet, où l'on trace tant de plans sur le papier, où les faiseurs de théories sont si nombreux, les vrais maîtres, les précepteurs convaincus si rares, il est intéressant de voir comment une reine, comment des hommes dévoués à leur profession, arrivaient à réaliser ce problème tant cherché, d'élever, d'instruire les enfants, de les préparer à devenir des hommes utiles, de bons citoyens.

Education de M. le duc de Montpensier

« J'ai l'honneur d'appeler l'attention de la reine sur l'exposé sommaire du plan que je me propose de suivre pour l'éducation de M. le duc de Montpensier.

» Ici se présentent quelques idées générales dont le plan qui suit n'est que l'application.

» Le but est celui-ci :

» Diriger l'âme du prince vers une haute moralité indépendante de sa position sociale ; le ramener sans cesse à ce but ; le lui présenter, sous toutes les formes ; le prendre pour point de départ de toute chose.

» Faire du prince un honnête homme ; en second lieu, élever son âme et son intelligence à la hauteur du rôle qu'il doit être un jour appelé à jouer.

» Le conduire au premier but, par les principes du devoir ; au second, par le sentiment de l'honneur uni à celui du devoir.

» Lui parler, en toute circonstance, un langage qui s'adresse à sa raison, à son cœur, à son imagination, toujours dans la mesure de son âge et du développement de ses études.

« S'appliquer à prévenir toute contradiction, même apparente, entre les opinions acquises par les raisonnements et les croyances naturelles ; éclairer la conscience des lumières de l'esprit et corriger les erreurs de l'esprit par les saines inspirations de la conscience.

» Former le caractère du prince, en l'accoutumant, de bonne heure, à se vaincre dans les petites choses et l'amener, par degrés, à prendre le commandement de lui-même.

» Se souvenir enfin que l'éducation doit toujours dominer l'instruction, lui imprimer un caractère d'u-

nité morale et en être, pour ainsi dire, la consécration.

» Ces considérations supposent l'intervention toujours présente du précepteur.

» Son action sera de deux sortes :

» Influence morale d'une part, et, de l'autre, punitions attachées à l'infraction de la règle.

» Ces punitions quelles seront-elles? Quand et comment appliquées?

» Il est un moyen sûr d'en restreindre le nombre et d'en rendre l'effet infaillible, c'est de faire en sorte qu'elles arrivent jusqu'à la conscience du prince.

» De là, nécessité de poser nettement dans l'esprit du duc de Montpensier les notions du bien et du mal; de créer en lui une conscience, de faire que les punitions se présentent à son esprit, non pas comme la véritable réparation du mal, mais comme le signe visible du repentir.

» Il est important que le prince ne mesure pas la gravité de sa faute à l'ennui qu'il ressent de la punition qui lui est infligée et ne s'accoutume pas à établir une comparaison trop rigoureuse entre la faute et le châtiment. J'aurais à cœur de lui apprendre de bonne heure que toute faute ne se rachète pas par une expiation plus ou moins sévère; j'éviterais, par exemple, d'imposer pour un mensonge, au duc de Montpensier, aucune de ces privations destinées à frapper les négligences qui sont de son âge; je croirais utile d'établir, pour ce genre de faute, une mesure d'exception qui

consisterait à isoler le prince pendant quelques heures des personnes qui l'approchent et à le laisser seul face à face avec sa conscience.

» C'est dans cette direction surtout qu'il faudrait développer la sensibilité du prince. Cette sensibilité déjà tout expansive n'a besoin que d'être déplacée et ramenée à un principe plus élevé.

» A cette conscience morale dont j'ai parlé plus haut, je ferais correspondre une règle invariable qui serait comme une sorte de conscience sensible, confirmation extérieure de l'autre.

» Cette règle, je m'efforcerais de la faire intervenir comme une autorité supérieure qui obligerait également le maître et l'élève. Un enfant supporte impatiemment ce qui semble émaner d'une volonté particulière. Il s'habitue aisément à fléchir devant un obstacle qui ne fléchit pas. Resterait à faire comprendre cette règle au duc de Montpensier, à la lui montrer intelligente afin qu'il la regardât comme nécessaire.

» J'aborde l'application des idées générales :

» Jusqu'ici, beaucoup de choses excellentes ont été faites. Je me réserve de les continuer. La réunion des deux princes subordonnant l'éducation de l'un à celle de l'autre, d'utiles connaissances ont dû être ajournées. Voici leur temps venu.

» Deux années doivent s'écouler avant que M. le duc de Montpensier suive les cours du collége ; une fois

cette époque arrivée, les exigences de la classe laisseront peu de place aux études spéciales.

» Il convient donc, pendant ces deux années, tout en faisant une large part au latin, fondement des travaux ultérieurs du prince, d'introduire assez avant le duc de Montpensier dans la connaissance des langues et des arts, pour que le peu de temps qui lui sera laissé dans la suite suffise à son développement. Le jeune prince y trouvera alors assez d'intérêt pour sacrifier de lui-même quelque-uns de ses loisirs à ces études accessoires.

» A la tête de ces connaissances premières qui doivent précéder et préparer l'enseignement du latin, se placent l'histoire ancienne et la géographie. Ces deux sciences donnent la solution d'une foule de questions qui se rattachent aux langues anciennes. Elles en sont la base et leur rendent sur plusieurs points la lumière qu'elles en reçoivent sur beaucoup d'autres.

» L'antiquité nous présente deux faces. Elle est juive, elle est payenne. Toute étude des temps anciens commencera donc par l'histoire sainte d'une part et de l'autre par la mythologie.

» Trois leçons par semaine seront consacrées à l'histoire sainte, trois leçons à la mythologie.

» La géographie aurait également ses trois leçons par semaine. Le jeudi, le duc de Montpensier continuerait à suivre, au dehors, le cours de son professeur. Ce cours, en l'habituant de bonne heure à lutter contre

des enfants de son âge, sera ainsi un apprentissage de la classe, un premier pas vers le collége.

» Une leçon, le lundi, serait réservée, comme par le passé, à l'arithmétique, qui a l'avantage de donner à l'esprit des habitudes de précision.

» Jusqu'ici, une heure, chaque jour, a été donnée à l'écriture ; elle était nécessaire il y a six mois. Le duc de Montpensier écrivant fort mal à cette époque, il fallut bien faire de l'écriture une étude spéciale, l'accepter comme but, avant de pouvoir s'en servir comme instrument. Aujourd'hui quatre leçons par semaine peuvent suffire. Il est à remarquer d'ailleurs que l'écriture entrant pour beaucoup dans toutes les autres parties de l'enseignement, chaque leçon peut devenir accessoirement une leçon d'écriture.

» Le dessin conservera ses trois heures par semaine; on ne peut délier trop tôt les doigts des enfants; le dessin serait encore utile comme exercice de la main, quand il ne serait pas vrai que de tous les arts c'est celui que l'enfant saisit avec le plus d'avidité.

» L'exercice du fusil conserverait sa demi-heure du jeudi; la danse sa demi-heure du dimanche.

» Je me hâte d'arriver aux langues.

» M. le duc de Montpensier ne se retrouvera, dans deux ans, au niveau de ses condisciples, qu'à la condition de commencer dès maintenant l'étude sérieuse du latin.

» Mais, comme toute question de grammaire s'éclaire

singulièrement de la comparaison de plusieurs langues, l'anglais irait de front avec le latin et deux leçons par jour seraient consacrées à chacune de ces deux langues. Chaque jour une heure serait donnée à la langue française et à l'orthographe. Il en est de la grammaire française comme de l'écriture; toutes les questions qu'elles soulèvent se trouvent résolues à chaque pas dans les divers exercices de l'éducation, qui presque tous reposent sur la connaissance plus ou moins profonde de la langue maternelle.

» Le dimanche serait livré en partie à des exercices en dehors des occupations journalières.

» Le matin, la demi-heure qui suit la première récréation, et qui précède la messe, serait employée à la lecture de l'Evangile, que j'accompagnerais d'un développement assez court pour pouvoir être aisément rattaché au texte; assez rigoureux, toutefois, pour pouvoir servir de base ou d'auxiliaire à l'instruction religieuse que la Reine se réserve sans doute de fonder bientôt d'une manière plus positive et plus suivie.

» Entre la leçon de danse et le dîner serait placée une heure de travail pendant laquelle le prince lui-même résumerait et écrirait de sa main la note détaillée de tout ce qu'il aurait lu, appris ou expliqué dans la semaine. Ce résumé, en accoutumant le duc de Montpensier à se rendre compte à lui-même de son travail, aurait encore l'avantage de graver avec plus de précision dans son esprit la suite de ses études et de

l'amener insensiblement à en saisir de lui-même l'enchaînement logique.

» Chaque résumé, considéré en outre comme une sorte de punition ou de récompense indirecte, serait comparé utilement avec le résumé précédent. De là naîtrait, pour le jeune prince, une émulation d'un ordre élevé qui pourrait suppléer avec fruit celle qu'il trouvera plus tard dans les concours du collége.

» Chaque exercice de la journée sera, comme il l'a été jusqu'à ce jour, suivi d'une note particulière et chaque journée close par une note générale.

» La Reine recevra, dans la matinée du dimanche, un rapport général qui lui fera connaître la note résumée de chaque jour.

» Je ne doute pas de l'heureux effet de ce rapport à demi-confidentiel, s'il nous revient accompagné chaque fois d'observations manuscrites, qui ajoutent à l'autorité du précepteur la sanction de l'autorité maternelle.

» L'hiver pourra modifier quelques-unes des dispositions de ce plan.

» Tel qu'il est, aujourd'hui, il présente en résumé :

» Dix heures et demie de sommeil.

» Sept heures trois quarts de travail.

» Cinq heures trois quarts de récréations, y compris l'heure des repas. »

N'est-ce pas là un admirable manuel? Tout y est prévu, et ce qui me frappe dans ce travail,

qui devait avoir beaucoup de points de ressemblance avec ceux qui avaient été composés pour l'éducation de tous les enfants de la famille d'Orléans, c'est l'intervention si intelligemment introduite, si vivement sollicitée, de l'autorité maternelle, de cette autorité salutaire, si complétement oubliée par les partisans des théories d'instruction obligatoire.

Le bon Guérard avait bien raison de dire que les princes étaient de *rudes piocheurs*, qu'ils étaient soumis à un régime sévère, à une discipline sérieuse. Et tout cela se faisait sans bruit, sans ostentation. L'œuvre s'accomplissait heure par heure, jour par jour, mois par mois, sous la surveillance infatigable de la mère et de la Reine. Personne ne peut nier l'influence de ce système. Les heureux résultats de son application sont sous nos yeux.

Le duc de Montpensier, après ses premières épreuves, entra au collége. En 1842, à l'âge de dix-huit ans et après plusieurs examens, il était reçu dans un corps spécial et admis comme lieutenant dans le 3e régiment d'artillerie. Deux ans après, en 1844, il partait pour

l'Algérie, prenait part pour ses débuts à l'expédition contre Biskara, et dans la campagne du Ziban recevait sa première blessure.

XIX.

Souvent on plaisante les collectionneurs, on leur adresse des railleries, des épigrammes. C'est un tort. On devrait les bénir, les encourager. Sans eux, sans leur innocente passion de tout recueillir, de tout conserver, que de choses intéressantes seraient perdues!... Me serait-il possible, à moi, de compléter mon œuvre, de faire connaître la sainte femme que nous pleurerons longtemps, que nous n'oublierons jamais?

L'un de ces collectionneurs m'a permis de compulser deux albums que je déclare de véritables merveilles. Ils sont composés de pièces qui, dans l'origine, n'étaient que des fragments. des déchirures. Il était parvenu à en ramasser un grand nombre, au hasard pour ainsi dire;

il en avait recueilli dans tous les coins, reçu de toutes mains ; puis, possesseur d'un monceau de débris, il se mit à trier, à rassembler, à comparer les écritures, les dates, à deviner les signatures, à recoller le tout, à former des ensembles. Cette patience eut sa récompense. Ce qu'on avait voulu anéantir a été restauré, ressuscité.

L'un de ces albums est consacré aux lettres, papiers de toutes sortes des enfants de la Reine, des personnes de sa famille et de son entourage; l'autre, où malheureusement on rencontre beaucoup de lacunes, aux correspondances personnelles de Marie-Amélie.

Je prends au hasard, dans le premier, où le frontispice se trouve orné de ces deux lignes, sans date, de la main de la Reine.

» Voici une lettre dont je vous ai parlé et les 300 fr, » pour le jeune peintre. »

XX.

Les lettres du duc d'Orléans sont rares. Je crois que les papiers du prince, heureusement préservés par une circonstance particulière, ainsi que les appartements occupés aux Tuileries par la duchesse d'Orléans et le comte de Paris, ont été dans le temps restitués intacts à sa veuve et à son fils.

Cette rareté donnera un intérêt particulier aux deux fragments suivants. Il s'agit d'abord du récit d'une visite officielle faite à l'école militaire de Saint-Cyr. Cette visite dut avoir lieu selon toute apparence, le samedi 26 juillet 1834.

«... J'ai été, hier, faire une fonction à fond à l'école de Saint-Cyr, et je dois dire que les progrès que Baraguey d'Hilliers a fait faire à l'instruction, et surtout à l'*esprit politique* de l'école, sont frappants. J'ai été très-bien reçu, très-cordialement accueilli. J'ai causé, pendant le tir au polygone, plus de *trois heures* avec presque tous les élèves individuellement et j'ai été fort satisfait de ma visite...

» Ils ont admirablement bien tiré, puisqu'ils ont enlevé le tonneau avec la bombe, — c'est le fils du colonel Lafitte qui a pointé le coup, — et brisé je ne sais combien de blancs à coups de canon. Quant au tir au fusil, ils ont été encore plus adroits.

» Après le tir, j'ai donné permission qu'on réorganise la musique de l'école, qui est composée d'élèves, et qui avait été supprimée lors des derniers troubles, et l'on a porté Lafitte en triomphe aux cris de *Vive le Roi* et musique en tête. Leur musique est très-bonne et joue admirablement haut et bas.

» J'ai fait beaucoup d'allocutions... Je crois que le résultat sera bon. J'ai donné aussi trois prix pour les meilleurs tireurs. Le bataillon était fort de 260 hommes sous les armes et je les ai, presque tout le temps, fait manœuvrer au pas ordinaire, avec une précision étonnante.

» Je te donnerai tous les détails à notre entrevue dans huit jours, mais que je te dise, pour juger de ma conscience et de ma fatigue, que la fonction a duré depuis sept heures et demie du matin jusqu'à une heure et demie, sans un moment d'interruption.

» Adieu, mon cher ami, j'ai bien des choses à te dire, mais dans huit jours nous viderons notre sac ensemble. D'ici là mille amitiés à nos compagnons. Le ministre de la guerre préviendra Jacquinot. Je serai dimanche à midi à Lunéville. Je crains que cette lettre ne puisse partir que demain lundi. Tout à toi... »

L'autre est un intéressant souvenir des campagnes d'Afrique :

» Nous sommes arrivés ici hier..... Depuis l'affaire des Marabouts de l'Habrah nous n'avons eu que deux combats insignifiants, en entrant dans la montagne, à Ouled-Sidi-Ibrahim et contre les Beni-Chougaran, puis nous sommes arrivés ici sans coup férir : mais la pluie nous a pris !...

» Tous les Arabes sont dans une déroute épouvantable et *ils se rappelleront longtemps* la leçon que nous leur avons donnée à Ghorouff, et au Marabout de l'Habrah.

» Abd-el-Kader a fait piller Mascara par ses troupes et puis il a été pillé lui-même par les Arabes. Il y eut avant notre arrivée, un massacre dans la ville et tu ne peux pas te faire une idée de l'état dans lequel nous l'avons trouvée. La canaille d'Ibrahim-Bey a voulu essayer de piller encore le peu qui avait échappé. Il a fallu la chasser de la ville.

» Ce matin, nos soldats ont commencé à faire feu sur les pigeons, les chats et les chiens, qui sont en grande quantité sur les décombres et sur les monceaux de ruines qu'on appelle Mascara, mais les officiers sont parvenus à les arrêter, mais non pas sans que quelques juives....

» Je me porte à merveille et je serai le 18 à Toulon, d'après toutes mes prévisions. Notre passage de l'Atlas a été une très-belle opération.

» Nous avons pris, ici, toute l'artillerie d'Abd-el-Kader, moins une pièce, et nous avons retrouvé l'obusier et les morceaux des chariots pris à la Macta.

» La contusion de balle que j'ai reçue à la cuisse gauche au combat des Marabouts de l'Habrah ne me fait plus du tout souffrir, et maintenant je suis si content de l'avoir reçue, que je ferais une pension à celui qui me l'a envoyée, si je le connaissais.

» Adieu. A bientôt. Présente mes tendres respects au Roi, à la Reine, mes hommages à ma tante et puis toute la famille. — La blessure d'Oudinot ne sera rien. — J'écris toujours, jour par jour, les détails de la journée, mais je ne sais comment t'envoyer ce paquet volumineux que je ne voudrais pas perdre, parce que je ne pourrais pas le recommencer.

» Nous partons demain pour Mostaganem. Mais nous aurons du mal à cause de la pluie. Je le répète, je ne me suis jamais mieux porté... »

A la suite de ce fragment on a réuni la dépêche télégraphique suivante, qui y avait été fixée par une épingle :

« Dépêche télégraphique.

» Le prince royal à M. le ministre de l'intérieur.

» Mascara, 7 décembre.

» Je vous prie d'informer le Roi que je suis arrivé, hier, à Mascara, en très-bonne santé, avec M. le maré-

chal Clausel. Depuis sa défaite, à Ghorouff et à l'Habrah, l'émir est abandonné par tout le monde. Je serai, j'espère, le 19, à Toulon. »

XXI.

Sur deux autres pages de l'album, sont fixées deux lettres relatives à la déplorable catastrophe du 13 juillet 1842. Il a fallu une révolution pour les amener à prendre place côte à côte sur la froide feuille de papier blanc qui les conserve aujourd'hui.

L'une est, je le suppose, du prince de Joinville. Elle est courte, troublée, écrite par une main que devaient agiter la fièvre du corps et la douleur de l'âme. Point de date, un trait pour signature...

« Cher ami, Clém. et moi, nous avons ordre de partir pour Plombières, pour lui annoncer un coup cruel, affreux. Notre Chartres, notre bien-aimé frère, nous est ravi !

» Je t'en dirai plus en te voyant. Du courage, mon ami, beaucoup de courage. Je te verrai sous peu ainsi

que cette malheureuse Hélène pour partager de près cette cruelle douleur.»

L'autre est de Mme la duchesse de Nemours, cette princesse charmante qui a succombé de si bonne heure sur la terre étrangère. Sa lettre, adressée au duc, loin de Paris, alors à Plombières, auprès de la duchesse d'Orléans, est d'autant plus précieuse qu'elle révèle un fait bien peu connu. A Neuilly même, où elle se trouvait, Mme la duchesse de Nemours ignorait la mort du prince ! On lui cacha jusqu'au dernier moment la fatale nouvelle...

« Neuilly, ce 13 Juillet 42.

» D'après tes ordres, mon cher ami, je t'adresse cette lettre à Plombières en te remerciant de tout mon cœur de la tienne du 11 que j'ai eu le bonheur de recevoir ce matin et qui m'a fait le plus grand plaisir par tous les bons détails que tu me donnes sur ton voyage et les fonctions qui s'y rattachent. Je suis bien aise de te savoir bien; il en est de même de nous...

» Malo et Zoé entrent dans ce moment pour me dire que les chevaux de Chartres, qui venait à Neuilly, avaient pris le mors aux dents près de Sablonville et que Chartres ayant sauté hors de la voiture s'était fait une forte contusion au front. Je te laisse à penser com-

bien j'ai été saisie de cette nouvelle. Il n'y a, grâce à Dieu, rien de fracturé. Il a été saigné sur place et on va maintenant le transporter ici le plus tôt possible et l'établir dans ton appartement.

» Le Roi et la Reine, qui allaient à Paris, l'ont rencontré sur la route. Le Roi ayant cru qu'il n'y avait rien de grave, a continué son chemin, mais la R... et Clém... y sont restées et j'attends leur retour avec impatience et agitation pour avoir plus de détails.

» Il est sûr que dans ce bas monde.... n'a jamais un instant de repos et de tranquillité........ mais il faut encore remercier le bon Dieu qu'il n'y ait rien de plus. Je crains le saisissement pour Hélène et je suis bien aise de penser que tu y seras au moment de l'arrivée de la nouvelle.

» Adieu, cher ami, ne te tourmente pas. J'espère pouvoir te donner demain de meilleures nouvelles. Pardon de mon griffonnage, l'agitation me fait trembler la main. Tout à toi de cœur. » V. »

XXII.

Je rencontre encore cette autre lettre de Mme la duchesse d'Orléans à la Reine, celle-là plus intime peut-être que les précédentes. Il me

semble qu'elle révèle d'une façon toute particulière le caractère, le cœur de la princesse. Comme elle s'y montre mère attentive et prévoyante, fille reconnaissante et affectueuse, épouse soumise et dévouée, jalouse de complaire à son mari en toutes choses, de ne rien faire qui puisse contrarier ses desseins, ses vues, ses projets.

Ce sont deux femmes qui causent de leurs intérêts les plus chers, de ceux de leurs enfants, des précautions à prendre pour leur éviter le moindre malaise. Y a-t-il rien de plus touchant que ces échanges de bons et vrais sentiments entre ces deux grandeurs de la terre qui n'oubliaient rien de ce qui est l'apanage particulier de leur sexe?

« Randan, ce 27 septembre 1839.

» Chérissime Majesté,

» Vous savez, je pense, quel plaisir vous m'avez fait par la petite lettre du 25 qui m'annonce la nouvelle télégraphique....... et qui me fait espérer une lettre dans quelques jours. Je vous remercie de tout mon cœur de me l'avoir donnée. Je profite d'un petit moment......... départ pour......, pour vous faire prier de ne pas faire

venir Paris à Fontainebleau. Il n'est pas *entièrement* guéri de son rhume, parce que ce changement d'habitation par une saison pluvieuse pourrait l'augmenter et que je me ferais de grands reproches si j'en avais été la cause. Dans ce cas, j'irais le voir le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau, je passerai un ou deux jours à Saint-Cloud et je reviendrai à Fontainebleau y passer le reste du temps avec vous. Je crois qu'il ne faudrait plus le laisser sans bonnet, parce que........ n'est pas........ à ce que ma........... Gassie et que je l'avais habitué depuis sa naissance à avoir la tête très-couverte. Cette transition, d'après le conseil de........ lui aura fait mal.

» Cependant si ma lettre devait vous parvenir lorsque Paris serait déjà à Fontainebleau, je me consolerais de l'y trouver car je tiendrais beaucoup à l'y recevoir de vos propres mains, ces chères mains qui ont veillé avec tant de sollicitude à son bien-être, et, s'il y est, il faudra que M. Gassie redouble de précautions et ne le laisse jamais traverser les corridors sans manteau.

» Je ne vous dis rien de notre joli séjour, un peu contrarié par le temps, parce que je pense que Clém... vous en aura rendu compte, exactement. J'ajouterai à ses récits que je suis heureuse d'être ici et d'être réunie à cette sœur avec qui j'écris à vous.

» Je vous prie de présenter mes respectueux hommages au Roi et de lui dire que j'espérais qu'il ne m'enverrait pas à Lyon d'après......., comme je pourrai

lui assurer que Chartres serait peu flatté de cette surprise qui ne serait pas de son goût. Aussi ne voudrais-je pas parcourir ce pays sans lui.

» Je suis bien heureuse de penser que bientôt je pourrai exprimer mon respectueux attachement au Roi et lui parler moi-même de ce bon pays où il est si aimé et si admiré.

» Avec l'affection la plus filiale.

» Votre HÉLÈNE. »

XXIII.

Dans le second des albums, composé avec une patience d'autant plus admirable que les éléments se trouvaient dans le plus triste état, le collectionneur, je l'ai dit, n'a réuni que des correspondances de la Reine. Il y a là des lignes fort curieuses ; des renseignements très-intéressants sur beaucoup de personnages qui existent encore. Pour les rendre intelligibles il serait souvent nécessaire de les accompagner d'explications et de commentaires... Cette obligation m'éloignerait de la voie que je me suis

tracée. Je ne veux que continuer à faire apprécier, par des témoignages certains, la sainte femme dont j'ai entrepris d'esquisser la vie, son caractère, son cœur, son esprit, son inépuisable affection pour sa famille.

Avec quelle attention maternelle elle s'empresse ici d'annoncer la délivrance de la jeune duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha.

« 9 août 1845.

» Mon bien-aimé... quinze ans de la royauté du père et treize du mariage de Louise, quels souvenirs!.... et que de choses se sont passées depuis! Clém.... nous a donné le plus beau bouquet de fête, un énorme et beau garçon. Elle n'a souffert que trois heures et se porte aussi bien que possible. Le petit a été ondoyé; il sera baptisé à ton retour... Les cloches de la paroisse ont sonné à toute volée pendant une demi-heure. »

Elle ne veut rien laisser ignorer de ce qui se passe dans son intérieur. Peines, inquiétudes, plaisirs, espérances, il faut que l'on partage tout avec elle. Jamais elle n'a pensé que l'on pût être indifférent pour ses confidences même les plus simples. Elle a passé une bonne soirée d'été dans ce château de Neuilly qu'elle aimait tant, vite elle prend la plume...

« Neuilly, 11 juillet 1838.

» Joinville est arrivé heureusement à Brest, hier au soir. Il y passera le 11 et le 12. Il passera la journée du 14 à Saint-Malo et sera ici, le 16 au soir, à la joie générale...

» Ici, tout le monde se porte bien. Depuis deux jours nous avons les grandes chaleurs, mais on ne peut pas s'en plaindre... C'est si heureux pour les biens de la terre....

» Hier, après le dîner, nous avons fait une délicieuse promenade sur eau avec la musique qui nous suivait.. Aumale, dans la yole, habillé en matelot et ramant comme l'un deux, allait aussi vite que la grande barge... »

Le duc d'Orléans a donné une fête dans les appartements qu'il occupait au palais des Tuileries et dont il avait fait un véritable temple des arts; elle s'empresse de la raconter...

« Neuilly, 4 juillet 1834.

» Nous avons dîné hier chez Chartres. Il y avait, en outre de la famille et de sa suite obligée, lord et lady Granville, Butera, Lehon, la duchesse d'Albufera et le duc et la duchesse de Valençay. L'appartement était plus beau et plus élégant que jamais Il y avait, dans un coin, groupées avec élégance, les acquisitions faites par Chartres à l'exposition. Mais pour rendre l'appartement

plus brillant, on avait tout fermé et tout éclairé... Notez qu'il faisait un temps d'orage. La chaleur était au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Après le dîner, on a causé, on a regardé les tableaux, et, à neuf heures, nous étions ici à la lueur de superbes éclairs précurseurs d'un bel orage, qui a éclaté à onze heures.»

Quelle touchante bonhomie dans le récit d'une excursion qu'elle fit avec les princesses ses filles à la maison de campagne que M. de Rothschild possédait à Suresnes ! Ces lignes me paraissent d'autant plus dignes d'être conservées qu'en 1848 la délicieuse demeure du célèbre financier, si bien décrite par la Reine, dix ans avant l'improvisation de la république, ne fut pas plus respectée que les royales habitations ses voisines. Les habitants du pays, que cependant M. de Rothschild avait toujours bien traités, la saccagèrent. (1).

« Paris, 29 juin 1838.

»..... Nous avons été avant-hier voir la maison de Mme Salomon Rothschild, à Suresnes. C'est un bijou

(1) Le hasard me fait retrouver une note écrite il y a plus de vingt ans sur cette charmante propriété.

« L'une des plus délicieuses retraites du village de Suresnes appartient à M. le baron Rothschild. Elle s'étend sur

dont tu ne te fais pas d'idée. Un jardin de quarante arpents dessiné à la perfection et rempli de fleurs, un gazon épais arrosé par une profusion de jets d'eau qui sortent de terre, une basse-cour propre et charmante, de jolis petits parcs de daims et de chèvres du Thibet, enfin une serre d'arbres fruitiers de six cents pieds de long.

» La maîtresse du logis était absente, mais ses gens ont été remplis d'attention pour nous. Nous achevions un excellent goûter de fruits qu'ils nous avaient préparé dans le jardin, lorsque M[mes] James et Anselme sont arrivées et ont été des plus aimables, nous présentant sur un grand plat de vermeil de superbes bouquets de

les bords de la Seine et offre aux regards des promeneurs une suite de parterres et de prairies d'une richesse, d'un éclat et d'une fraîcheur extraordinaires. Pour les entretenir dans cet état, même pendant les plus grandes chaleurs, le riche banquier n'a reculé devant aucun sacrifice. A l'extrémité de ses jardins il a fait construire une élégante machine à vapeur qui fonctionne, brillante et polie comme l'argent le mieux travaillé, dans un salon fermé de glaces. Les fourneaux peuvent, dans l'occasion, chauffer les serres ou servir à d'autres usages, dans l'intérêt de la maison. L'eau aspirée par la machine, est refoulée dans des canaux souterrains, correspondant à nombre de robinets cachés par les fleurs ou le gazon. En peu d'instants, une pluie bienfaisante vient donner aux plantes de toutes sortes une vie nouvelle. Grâce à ces soins si bien ordonnés, si bien entendus, on voit en quelque sorte aux portes de la Capitale la végétation luxuriante des Antilles. »

roses.... Enfin cette course a été charmante et nous a fort amusés. Elle n'a eu qu'un inconvénient, c'est qu'elle a un peu trop fatigué Marie, qui s'en est ressentie, mais, grâce à vingt-quatre heures de chaise longue, elle est tout à fait bien ce matin.... »

XXIV.

Dans tous ces détails de la vie de famille si minutieusement recueillis pour être dispersés ensuite partout où se trouvaient ses enfants, la Reine ne pouvait oublier la visite que fit la reine d'Angleterre à Louis-Philippe, au château d'Eu, restauré avec le plus grand soin, enrichi de monuments d'art, décoré de peintures, dont on avait fait, enfin, une véritable demeure historique toute remplie des souvenirs de la maison de Guise.

Cette visite fut un des événements de l'année 1843.

Pendant que la politique s'abandonnait à des commentaires sans nombre, que les journaux s'escrimaient à qui mieux mieux, sur les

motifs de l'entrevue, Marie-Amélie n'avait qu'une pensée, c'était de remplir dignement ses devoirs de maîtresse de maison, de bien recevoir ses hôtes, de les occuper agréablement, de les divertir.

On les attendait pour le mois de septembre. Viendraient-ils? Ne viendraient-ils pas? Telles étaient les questions que l'on s'adressait tous les matins. Malgré l'incertitude dans laquelle on vivait, — car il fallait attendre le résultat des délibérations des ministres des deux pays sur cette réception, dont on faisait une grosse question, — il était indispensable de prendre à tout événement ses mesures. La Reine était trop prévoyante pour y manquer. Les notes conservées donnent de curieux détails sur les journées qui précédèrent et suivirent l'apparition de la reine d'Angleterre sur les côtes de France.

« Eu, ce 29 août 1843.

»..... Notre journée, aujourd'hui, a été consacrée à Syracuse. Il est arrivé ce matin à 9 heures de Dieppe, avec le duc de Serra Capriola et le chevalier Colonna, bon gentilhomme. Il est descendu à l'appartement qui lui était préparé, où le père a envoyé M. d'Houdetot le

recevoir. Il est arrivé à 10 heures au salon. Je l'ai trouvé maigre et ayant perdu sa fraîcheur, par conséquent ressemblant bien davantage à son père, mon pauvre frère. Au premier abord il y a eu de l'embarras..., mais petit à petit cela s'est remis et on a déjeuné. Après le déjeuner le père l'a promené dans tout le château et à l'église....

» A deux heures je m'en suis emparée et je l'ai mené voir l'établissement de Pickam. Ensuite la jeunesse est venue dans le char-à-bancs nous chercher..... Nous avons été, par le bas du parc, à la ferme; ensuite, pris le chemin qui est derrière, jusque sur le plateau, et par les falaises nous avons été au Tréport... Là, nous sommes allés, sur la jetée, visiter la *Reine-Amélie*, qu'il a trouvée charmante, et nous venons de rentrer à cinq heures. Il dînera avec nous et puis il repartira pour Rouen pour prendre le chemin de fer pour retourner à Paris, voulant aller demain soir à l'Opéra...

» Le bruit de l'arrivée de Victoria se confirme de plus en plus.

» Joinville part demain matin pour le Havre, où il s'embarquera sur le *Pluton* et ira à Cherbourg, car elle compte toucher à ce port pour y prendre un pilote, auquel Joinville ajoutera Touchard pour être à son service et, lui, tâchera de gagner les devants pour arriver ici avant Elle......

» Demain, aussi, il y aura changements et déménagements de toute la maison.... On la logera avec Al-

bert dans le logement du rez-de-chaussée dit *des Belges* et où étaient à présent Hélène et Bébé, qui descendront dans le logement de.......... et Clém....., Auguste et Louise se resserreront dans vos chambres et celle de Gaston.....

» A propos de ce délicieux enfant, la huitième dent est décidément percée et il se porte à merveille.

» En outre de la nombreuse suite de V. R. nous aurons les Cowley, Guizot, Mackau et Sébastiani. On fait venir le spectacle, la musique du Roi, les livrées, l'argenterie, etc., etc. »

« Eu, 30 août 1843.

»...... Le reste de la matinée a été employé en déménagement général de presque toutes les personnes de la maison. On a placé, dans le jardin Bourguignon près de l'église, quatre des maisons de bois que Pickam fait pour l'Algérie. Aumale et Montpensier, — que nous attendons samedi, — en habiteront une. Joinville est parti ce matin, à huit heures, pour Cherbourg, où l'on dit que la Reine doit toucher pour prendre un pilote. On a fait venir tout le régiment des carabiniers d'Amiens et deux compagnies d'élite de je ne sais où. Le père est dans une très-grande activité et la communique à tous les autres. Tes sœurs et moi nous sommes un peu fatiguées... »

Enfin, l'affaire est décidée. La reine d'Angleterre et le Prince-époux seront les hôtes de la

France ; il y aura réception au château d'Eu !... C'est le moment solennel. Malgré ses occupations sans nombre, Marie-Amélie ne prend pas de repos qu'elle n'ait chargé le courrier de ses notes quotidiennes. Elle trace, dans deux fragments, un piquant tableau des agitations intérieures, des préparatifs. Il est important que l'Angleterre ait bonne opinion des représentants de la France !...

« Eu, le 1er septembre 1843.

» ..... Eu et le Tréport sont dans un mouvement et dans une excitation extraordinaires dans l'attente de la royale visite. On ne fait que meubler et démeubler, arranger et déranger. Tout le monde court, tout le monde parle, tout le monde crie et tout le monde est sur les dents, moi, la première.

» On a arrangé au Tréport, au débarcadère, une belle tente avec un escalier couvert de tapis et de fleurs. Les princesses et leur suite se tiendront dans la tente à l'attendre, car malgré toutes nos prières le père veut aller en mer à la rencontre de la Reine et est dans le doute si elle arrivera demain à la marée de sept heures du matin ou à celle de trois heures après-midi. Nous faisons des vœux pour la seconde. Trois coups de canon tirés par la *Reine-Amélie* doivent avertir de son arrivée...

» En attendant, il nous est arrivé dans la journée lord et lady Cowley et miss Wellesley, Philippe de Chabot, et, ce soir, notre cher *Piat* (1) qui est un peu maigri, mais bien portant. Thiery (2) est fort maigri de tout l'exercice que lui a fait faire le *Piat*. Nous sentons vivement le manque de toi et de Victoire et nous vous regrettons beaucoup dans cette occasion comme toujours. Nos santés sont bonnes, la chaleur très-forte, le temps superbe. Gaston est à merveille et apprend chaque jour quelque nouvelle gentillesse. Je me fais une fête de le présenter à la Reine. Adieu, mes bons chers enfants que j'aime et embrasse de tout mon cœur... »

(1) Ce mot singulier, dont je ne saurais donner l'explication, désigne le duc de Montpensier. C'était une habitude dans la famille de se donner des sobriquets. Quelques-uns même, dans les conversations ou les correspondances intimes, s'adressaient à de hauts personnages ; à des ministre français, à des hommes politiques, etc., etc. J'ai déjà fait remarquer que dans ce langage amical le prince de Joinville s'appelait *Hadjy*.

(2) Alfred Thiery, général d'artillerie, mort en décembre 1853, avait été nommé aide-de-camp du duc de Montpensier. Il a accompagné le prince en Algérie et dans son voyage en Orient. Son dévouement était apprécié par la Reine. En 1848, il parvint à faire gagner les bords de la mer à Mme la duchesse de Montpensier. Dans les environs d'Abbeville, il avait été obligé de prendre la princesse dans ses bras pour lui faire traverser les champs détrempés par la neige et l'humidité.

« Eu, 5 septembre 1843.

«... Onze heures et demie du soir!... Ce n'est que dans ce moment, cher ami, que je suis libre pour pouvoir t'écrire et te donner de nos nouvelles. Elles sont bonnes et, malgré la fatigue, les santés sont excellentes et les cœurs satisfaits, car tout se passe à merveille et nos augustes hôtes semblent se plaire et être contents, mais ils vous regrettent, et nous encore plus...

« Le matin, après le déjeuner, qui est toujours suivi d'un cercle d'à peu près une heure dans la galerie des Guises, la Reine a fait visite à chacune de nous et nous a donné de fort jolis présents.

« Avant de sortir, le père lui a donné deux superbes tableaux des Gobelins représentant la chasse et la mort de Méléagre d'après Lebrun, et ce charmant coffret de Sèvres de la toilette dans les quatre parties du monde.

« A trois heures, nous l'avons menée voir l'église et les tombeaux, ensuite on a été en char-à-bancs au Tréport. Il y avait un vent du nord-est très-fort. La mer était grosse et houleuse. Impossibilité absolue d'aller voir le yacht royal. Nous sommes revenus et nous sommes descendus manger des fruits au verger, d'où nous sommes revenus à pied à la maison.

« Le soir, après le diner, nous avons eu la musique du Roi, dont je t'inclus le programme. Le solo de cor, par un employé des finances, a produit des effets acous-

tiques si extraordinaires, qu'ils ont causé une hilarité générale.

« Il n'y a pas de grands projets pour demain matin et le soir nous aurons le vaudeville. Elle compte toujours partir après-demain à dix heures pour arriver le soir même à Brighton. Joinville l'accompagnera avec sa flottille.

« Demain, le père compte donner la Légion au prince Albert. Il est fort content de ses conversations avec lord Aberdeen. J'ai bon espoir que nous reviendrons le 12 à Saint-Cloud ; mais le père ne l'a pas encore annoncé. Je le désire vivement, pour me retrouver avec vous, mes chers enfants, que j'aime et embrasse de tout mon cœur. »

« Eu, ce 7 septembre 1843.

«...Nous voici rentrés dans notre vie régulière, mais nous avons tous grand besoin d'un peu de repos. Tu auras vu par le billet que j'ai écrit hier au soir à Victoire nos plaisirs de la journée. La course, à Sainte-Catherine, par un temps ravissant, a été vraiment charmante. Tout le monde était gai et de bonne humeur et s'amusait... Les chevaux de poste et nos postillons français ont diverti la Reine.

« Le soir : le *Château de ma nièce* est une petite pièce de société jolie et de fort bon ton, mais l'*Humoriste*, avec Arnal, a fait rire aux éclats la Reine et toute la société, même lord Aberdeen...

« Le matin, à cinq heures et demie, toute la maison était sur pied. On s'est réuni à six heures et demie, pour assister au déjeuner de la Reine et, à sept heures et demie, on est parti... pour le Tréport.

« La matinée était superbe, la mer belle. Nous nous sommes embarqués dans le canot royal, le Roi, les reines, les princesses, le prince Albert, et l'amiral Mackau. Les princes dans un autre canot. Nous avons été à bord du yacht le *Victoria-Albert*, commandé, pour l'honneur, par lord Adolphus Fitz-Clarence, et, en réalité, par le capitaine Halt. Rien de plus recherché, de plus commode, de plus élégant, sans luxe, que ce yacht. Tu en raffolerais. Il m'aurait presque réconciliée avec un voyage en mer. Après avoir passé un petit quart-d'heure avec la Reine nous lui avons dit un cordial adieu, en faisant des vœux pour son heureux voyage, et nous nous sommes transportés sur le petit vapeur français le *Laurier*. Nous avons accompagné un peu la Reine. C'était un spectacle superbe. La mer bleue, le soleil éclatant et cinq vapeurs anglais et trois français faisant route à la fois. Lorsqu'ils étaient tous en marche, nous sommes rentrés au Tréport. Joinville était sur le yacht royal. Il passera demain la journée à Brighton et renverra nos bâtiments sous le commandement d'Hernoux à Portsmouth y faire le charbon. Il ira les y rejoindre samedi et j'espère qu'il sera de retour, ici, dimanche.

« La Reine a donné... à la maison, et 1,000 fr. à

chacun des deux valets de chambre qui l'ont servie particulièrement, plus deux belles tabatières à Athalin, et à M. du Roure, — que le Roi lui avait attaché, ainsi que Chabannes, auquel elle a donné une belle bague; — elle en a donné une aussi à Vatout pour des vers qu'il a faits...

« De retour au château à neuf heures et demie, toute la société a commencé à partir et Montpensier est parti aussi à onze heures. Notre bonne Louise nous a quittés aussi pour arriver demain pour déjeuner à Lacken, où Léopold a dû arriver de Wiesbaden hier. La reine Victoria est annoncée à Ostende le 14... »

XXV

Cette plume infatigable et facile prend une autre allure dans une circonstance bien douloureuse, je veux parler de la première expédition tentée contre Constantine, et qui ne réussit pas.

Cette malheureuse expédition inspirait, dans le temps, les réflexions suivantes à un biographe du maréchal Clausel :

« Placé par les incertitudes du nouveau cabinet dans une situation fausse, muni d'une autorisation, mais

non d'un ordre, réduit à 7,000 hommes par les maladies, Clausel se décida, quoiqu'il fût arrivé à la saison des pluies, à tenter, imprudemment sans doute, avec des ressources insuffisantes, une expédition qui avait été annoncée avec trop d'éclat pour être remise sans honte et que, d'ailleurs, les attaques d'Achmet-Bey rendaient inévitable. »

Tout semblait, à ce moment, conspirer contre les Français. Il y avait insuffisance de transports, de vivres, de munitions de guerre, et, surtout, les rigueurs inaccoutumées de la saison !

Pendant la route, la neige ne cessa de tomber. La terre en était couverte ainsi que les soldats. Des milliers d'entre eux avaient été engourdis par le froid. Quatre mille combattants au plus arrivèrent devant Constantine. Après trois jours d'attaque, le manque de vivres et de munitions força les assaillants à se retirer.

Dans les fragments qui ont été heureusement rassemblés, la correspondance de Marie-Amélie se ressent du trouble et de l'agitation qui régnaient alors aux Tuileries. La

Reine souffre ; elle est inquiète, elle partage les émotions auxquelles on est en proie autour d'elle. Son fils est-il encore en Afrique ? Va-t-il revenir ? Elle l'ignore... N'importe, elle lui écrit à tout hasard, tant elle est dévorée du besoin de le consoler, de ranimer son courage, de recevoir quelques mots de sa main. La mère, la souveraine, se montrent avec les mêmes sentiments de dévouement et de tendresse dans ces pauvres pages mutilées qui coururent, il y a trente ans, au-devant du duc de Nemours, et que je touche avec respect aujourd'hui. Ce sont d'honorables souvenirs que j'offre aux historiens qui s'occuperont du récit de nos guerres sur le sol de l'Afrique.

« 13 septembre 1836.

«... Après vingt-sept jours d'attente, sans nouvelles de toi et de l'expédition, hier, à huit heures du soir, en rentrant d'une course classique à Versailles avec beaucoup de monde, M. Fain vient à notre rencontre, dépêche à la main.

« — Je m'écrie : « Afrique !... »

« — Oui !

« — Quelle nouvelle ?

« — Bonne pour le duc de Nemours, mal pour l'expédition. »

« Le père s'arrête au milieu de l'escalier et prend lecture de la dépêche. Il me la passe et j'en fais une seconde lecture, au salon bleu, en ânonnant. Enfin, M. Pasquier la prend et en fait lecture générale. La dépêche était interrompue par la nuit seulement après le premier article... Figure-toi les commentaires, les agitations !,.. Heureusement— et que Dieu bénisse le maréchal pour cela — il y avait en tête de la dépêche que tu te portais bien.

«... Je viens d'être interrompue par l'arrivée de la continuation de la dépêche... Mon Dieu, quel désastre ! J'en suis en larmes et avec quelle impatience j'attends tes lettres, mon pauvre ami, car je sens tout ce que tu auras souffert physiquement et moralement. Chartres est depuis deux jours à Brest; on va lui envoyer une estafette. Je suis sûre qu'il en sera désolé, et il nous manque bien ici pour raisonner sur ce déplorable événement. Le pauvre père en est profondément peiné. Il est au conseil. Je crains l'effet de cette nouvelle dans le public et les conséquences pour la session. Mais tu es ma première pensée, mon pauvre ami. Combien je désire avoir tes lettres... Que feras-tu ? quels sont tes projets ? comment te portes-tu réellement, mon ami ? Ma tête et mon cœur sont en mauvais état, et je souffre cruellement.

«... J'espère que personne de ton état-major n'a suc-

combé... Enfin, mon Nemours, je suis en Afrique et profondément affligée. Ici, tout le monde... Marie me charge de te dire qu'elle avait cacheté sa lettre avant l'arrivée de la suite de la dépêche qui nous a profondément affectés... »

Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que la dépêche du maréchal Clausel fut quatre fois interrompue par le mauvais temps. Le *Moniteur* mit quatre jours à publier les détails sur la retraite des troupes si cruellement éprouvées.

« 14 décembre 1836.

«... Le rédacteur de la dépêche du maréchal Clausel, — par parenthèse sans date, — peut se vanter de tenir depuis deux jours tout Paris en émoi et les parents de ceux qui étaient à l'expédition à l'agonie!... Enfin, demain, nous espérons recevoir les lettres, apprendre des détails et être rassurés sur tout ce qui nous est cher. Je t'envoie les journaux d'aujourd'hui pour te faire voir la manière d'envisager l'affaire des différentes opinions. Je ne te parle pas de mes peines; je suis mère et Française!... »

« 15 décembre 1836.

«... Enfin te voilà de retour en France, mon bien-aimé Nemours, et le cœur de ta pauvre mère en jouit bien. Je conçois que tu dois être triste de l'issue de

l'expédition, de la perte de tant de braves et du déplorable spectacle que tu as eu devant les yeux, mais, mon ami, ta conduite a été brave, compatissante, généreuse, courageuse, digne d'un prince et d'un français. Ton père en est satisfait comme père et comme Roi. Tous ceux qui t'aiment en sont émus et fiers. Bernard est venu m'en complimenter et tous les militaires et les gens sages disent que cette triste campagne aura été une excellente leçon et t'aura fait encore plus aimer et apprécier par l'armée. C'est ce matin, à huit heures, que nous sont arrivées les lettres si impatiemment attendues... Je te remercie bien, mon cher enfant, de m'avoir écrit un petit billet pour me rassurer en me faisant voir ta chère écriture. Ce soin, de ta part, m'a bien touchée, mais je le méritais, car tu sais comme je t'aime!...

«... J'ai envoyé tout de suite à Bernard la lettre de ce brave et excellent Boyer, dont la conduite ne m'a pas surprise, mais m'a fait le plus grand plaisir. Je suis enchantée aussi de celle de ce bon Chabannes et bien reconnaissante des détails qu'il a envoyés à Zoé...

« ...On s'attendait ici à ce que l'artillerie fût restée au pouvoir des Arabes; on a été bien content d'apprendre qu'elle avait été ramenée à Bône. »

« 16 décembre 1836.

«... Nous sommes tous constamment occupés de toi et les détails de l'expédition de Constantine forment le

sujet de la conversation générale et de la pensée de tout le monde.

«... Chartres, à la réception de la première dépêche télégraphique, est parti de Bruxelles et nous est arrivé hier à sept heures et demie du soir, plein d'affection et d'intérêt pour toi, de chagrin sur l'événement et d'ardeur pour le réparer au plus tôt. Il est actuellement au conseil avec le père pour le soutenir de son avis et activer les ministres... »

On n'a pas oublié la brillante revanche qui fut prise un an après. En 1837, le duc de Nemours, revenu en Afrique, plantait le drapeau de la France sur les murs de Constantine.

XXVI.

Lorsque l'on eut bouleversé, saccagé les premières pièces du rez-de-chaussée qu'occupait la Reine; que l'on eut, — je ne sais par quel besoin de destruction, — crevé les yeux aux deux portraits des filles de Marie-Christine, la reine d'Espagne Isabelle II et la duchesse de Montpensier, commis encore un assez grand

nombre de dégâts, quelques gens raisonnables usèrent d'un intelligent stratagème pour mettre un terme à ces actes sauvages.

Ils proposèrent, dans l'intérêt de la république, de dresser un inventaire de ce qui se trouvait dans cette partie du palais.

L'idée fut applaudie, adoptée. Si mes souvenirs sont exacts, des scellés furent même apposés sur les meubles, les armoires, et, ce qu'il y eut de remarquable, ces scellés furent scrupuleusement respectés par la foule, cette foule étrange qui pendant plusieurs semaines se logea et se fit héberger dans les appartements royaux.

Le budget de l'année 1848 doit offrir de précieux renseignements à ceux qui voudront savoir ce que coûta l'orgie dont la capitale, abasourdie et terrifiée, eut le spectacle à cette époque.

On commença donc un inventaire. Je dis qu'il fut commencé, car les événements se pressaient alors. Ils permirent de débarrasser le palais de ses habitants de circonstance, et quand ils furent partis on se hâta de mettre

de côté les paperasses entassées dans une bonne intention (1).

(1) Parmi ces papiers, se trouvait un album dont beaucoup de pages étaient écrites par le comte de Paris. Toutes les fois que le jeune prince allait faire une promenade, visiter un établissement public ou particulier, il était tenu de rendre compte de son excursion, de ses impressions personnelles. Un jour il avait été conduit dans les ateliers de l'un de nos industriels les plus recommandables. Voici ce qu'il en écrivait le lendemain pour mettre sous les yeux de madame la duchesse d'Orléans.

« 2 décembre 1846.

« Nous avons été hier à l'usine de M. Cail où l'on fabrique des locomotives. M. Cail a un établissement à Grenelle et un autre à Chaillot. A Grenelle, nous avons vu faire une roue de locomotive. D'abord on sortit un cercle de roue d'un grand four ; ce cercle avait un rebord ; on l'accrocha à une grue au moyen de trois crochets ; et cette grue le porta sur des rais qui ne devaient pas faire partie de la roue, mais servir seulement à élargir le cercle. Ces rais pouvaient être écartés par une vis ; on élargit le cercle de cette manière ; ensuite on l'accrocha à une autre grue. Cette grue après l'avoir mis sur les rais qui devaient servir à transporter les rais et le cercle dans l'eau froide qui fait qu'il se resserre et ensuite on le ressortit. Le cercle était alors comme soudé aux rais.

» Après cela nous allâmes voir fondre le moyeu. D'abord on fit couler du fer fondu dans une espèce de grande casse ole d'où on le versa dans un moule en fer et en sable où

Que contenaient ces armoires, ces meubles? Des trésors, des richesses, accumulés depuis longtemps, des valeurs inestimables!... C'était l'opinion de quelques-uns, mais leurs soupçons

l'on avait mis le cercle et les rais au milieu desquels était un vide pour le moyeu; il y avait une petite rigole pour le trop plein.

» Après qu'on eut donné au moyeu le temps de se refroidir un peu, on le ressortit avec les rais et le cercle: il était comme le soleil quand il fait du brouillard. On le laissa se refroidir tout à fait.

» Ensuite nous allâmes voir coudre la tôle. Il y avait un homme qui entrait dans une chaudière qu'on allait coudre. Il faisait entrer dans un trou un morceau de fer rouge qui avait une tête en dessous. Alors deux hommes frappant à grands coups de marteaux lui faisaient une autre tête par-dessus.

» Après cela nous avons été à Chaillot où nous avons vu raboter le fer, égaliser et polir les roues, faire les modèles en bois et les dessins des locomotives et enfin fondre le cuivre. Nous sommes allés voir aussi les locomotives toutes faites.

» Cet atelier m'a semblé très-beau; c'est, dit-on, le plus considérable qu'il y ait au monde. Il fait deux locomotives par semaine et il peut en faire trois.

» M. Cail qui est à la tête de cet établissement, a commencé par être simple ouvrier et, par son intelligence, il est devenu le chef et le propriétaire de cet établissement. C'est un bel exemple de ce que peut la persévérance et le talent. »

malveillants et intéressés s'évanouirent devant l'évidence. J'ai feuilleté les pages de cet inventaire, véritable curiosité historique... Là étaient des layettes pour tous les âges, des trousseaux, des vêtements, des chasubles, des ornements sacerdotaux; ici, des calices; plus loin, des bijoux de tous genres.

La Reine, sans doute, ne voulait jamais se trouver en défaut et être toujours prête à répondre aux sollicitations de l'infortune et de la pauvreté; à venir en aide aux mères, aux enfants, aux prêtres qui n'avaient pas les moyens d'entourer d'une dignité nécessaire les cérémonies religieuses; à remercier, par des souvenirs auxquels on semblait attacher beaucoup de prix, des hommages qui lui étaient adressés au nom des sciences, de la littérature et des arts.

Si je n'étais pas inspiré par l'esprit de charité de la princesse dont j'ai cherché à esquisser la vie, plus d'une affligeante révélation pourrait tomber de ma plume! Il y a eu, de la part de gens dans le caractère desquels on croyait pouvoir avoir confiance, des défaillances

et des lâchetés dont on ne les aurait pas crus capables. Certains cadeaux disposés par la Reine avaient des destinations qui ne manqueraient pas, aujourd'hui, d'être trouvées fort singulières.

Les réserves en linge, en vêtements, étaient considérables... Combien de fois elles furent épuisées, renouvelées! On sortit aussi de ces armoires des objets de toutes sortes : des coffres remplis de livres religieux, de colliers, de chapelets, travaillés avec les bois que l'on recueille sur le sol de Jérusalem et des lieux saints. Il y eut bien des hôtes du moment qui ne purent résister au désir d'en demander... Ils auraient pu les prendre... On eut le bon esprit de les leur donner.

La Reine possédait la véritable charité, la charité persévérante, méthodique, ingénieuse.

Pour nous, qu'est-ce trop souvent que la bienfaisance? le résultat d'un caprice, la conséquence d'une émotion passagère, une affaire de mode ou de vanité! Si quelques pièces d'or tombent de nos mains, ce sera un jour de fête, une nuit de plaisir et de folie. Nous donnons

au hasard, sans nous informer si la misère, si la douleur que nous soulageons aujourd'hui, auront un lendemain! Notre aumône jetée, nous croyons avoir tout fait, tout calmé, tout guéri..... Illusion profonde!

Les occupations et les devoirs de sa haute position n'avaient pas empêché les regards de Marie-Amélie de pénétrer dans toutes les misères, dans toutes les infortunes.

Elle savait que les souffrances, les privations, — si rarement aperçues de la place qu'elle occupait, — ne sont pas d'un jour! Quand la maladie ou la faim se sont assises au seuil d'une pauvre famille, elles ne l'abandonnent que lentement, souvent ne la quittent plus.

C'est la charité, c'est la persévérance qui peuvent les chasser, et la Reine entreprit cette lutte dans laquelle elle fut presque toujours victorieuse.

La règle de toute sa vie, de toutes ses actions, semble tracée dans cette page, écrite de sa main, que l'on trouva dans un livre objet de ses fréquentes méditations :

« Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait. » — (*Isaïe*.)

« Bienheureux celui qui sait secourir l'indigence et le pauvre; le Seigneur le sauvera au jour mauvais; il ne l'abandonnera pas à la fureur de ses ennemis, et le secourra sur le lit de sa douleur. » — (*Salomon.*)

« Dieu a ordonné à chacun des hommes d'avoir soin de son prochain. » — (*Ecclésiaste.*)

« Faites l'aumône de votre bien et ne détournez vos yeux d'aucun pauvre. Cela sera cause que le Seigneur ne détournera pas non plus ses regards de dessus vous.

« Mangez votre pain avec ceux qui ont faim et avec ceux qui sont dans l'indigence, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus.

» L'aumône sera un grand sujet de confiance devant Dieu pour tous ceux qui l'ont faite. » — (*Prophète.*)

XXVII.

Dans une autre partie du palais, celle où, m'a-t-on raconté, se distribuaient les secours, les encouragements, où se trouvaient les papiers, les registres, la comptabilité de la charité royale en quelque sorte, une tentative d'incendie avait eu lieu.

On avait mis le feu à des amas de journaux, de lettres, probablement dans l'espoir de faire

disparaître une foule de témoignages désagréables à beaucoup de gens. Les flammes furent éteintes à temps. Elles n'avaient que faiblement atteint les couvertures, les bords des registres ; la fumée avait jauni les pages, mais ces pages étaient demeurées intactes.

Elles furent parcourues, lues alors. Il n'y eut plus de mystère pour personne, et, jusqu'au moment où ces matériaux, sauvés de la destruction, furent officiellement remis aux archives de la France, il fut permis à tous d'en prendre connaissance.

Il n'y avait pas à douter : sur les pages de ces registres volumineux, étaient inscrits les bienfaits de chaque jour, pendant bien des années ; les noms, les signatures de ceux qui les avaient sollicités, qui les avaient reçus. Il y eut d'étranges révélations.

On a vu former alors bien des listes. Dans quel but? Je l'ignore ! mais si jamais elles sont publiées on ne pourra pas accuser de ces révélations celle qui savait si bien pratiquer la maxime que « la main gauche doit ignorer le « bien que fait la main droite. »

XXVIII.

En embrassant du regard cette longue carrière, si admirablement remplie, on peut se demander comment la Reine put parvenir à remplir tous les engagements qu'elle avait imposés à son dévouement pour les siens, pour les autres; à lutter contre tant d'épreuves. Il n'y a qu'une réponse possible : c'est que douée d'un grand caractère, d'une énergie peu commune, d'un sens droit, elle trouva toujours dans sa piété profonde, dans son cœur, les forces nécessaires pour supporter les vicissitudes auxquelles elle fut soumise.

Huit ou dix fois, le roi son époux, pendant un règne de près de dix-huit années, fut exposé aux balles des assassins et des fanatiques; deux de ses fils faillirent devenir victimes de tentatives homicides. En quittant la France, à travers mille dangers, elle laissait loin d'elle les cendres de deux êtres bien chers, celles du duc d'Orléans, de la jeune duchesse de Wurtemberg. La Belgique lui offrait en perspective

le tombeau de sa chère Louise. Dans l'asile qu'elle avait trouvé sur la terre étrangère, elle allait voir tomber successivement, Louis-Philippe, la duchesse d'Orléans, la duchesse de Nemours!!

XXIX.

En arrivant à Londres, aussitôt qu'elle n'eut plus à trembler sur le sort des siens, ce fut une nouvelle vie qui commença pour la Reine. Il fallait rallier autour d'elle cette famille dispersée dont elle avait difficilement des nouvelles, consoler les uns, rassurer les autres, pourvoir à un établissement sur la terre étrangère, donner tous ses soins à des intérêts matériels. Elle suffit à tout. Elle avait tenu tête au plus épouvantable des orages! elle s'arma d'autant de résignation que de courage, pour lutter contre une destinée dont elle n'était pas la cause. Elle ne pensa plus à la royale couronne qui avait orné son front. Ses aspirations furent pour ceux qui souffraient plus qu'elle des rigueurs de la fortune. Sa principale occu-

pation fut d'adoucir, de guérir les plaies de ces cœurs exilés, qui se voyaient dans l'impossibilité de consacrer à leur patrie des talents, des courages, un dévouement, dont ils lui avaient déjà fourni bien des preuves.

Dans sa retraite de Claremont elle sut bientôt ramener le calme. Tous les Français qui ont eu l'honneur d'être admis auprès d'elle ne sauraient oublier sa dignité bienveillante, avec quel intérêt elle parlait de la France. Ce n'étaient que respectsdela part des populations au milieu desquelles elle s'était établie. On s'était attaché à elle, et elle a été aussi regrettée par les Anglais que par ses compatriotes.

A Claremont, comme en France, tout le monde a rendu justice à son inépuisable charité. Les ressources n'étaient plus les mêmes que lorsqu'elle occupait un trône, mais elle trouvait encore moyen de secourir les malheureux qui s'adressaient à elle. Pas un de ses serviteurs ne fut oublié dans la distribution de ses bienfaits. Elle a pourvu au sort de tous. Aucun d'eux n'aura à souffrir de l'absence de celle à laquelle lis avaient consacré leur existence.

XXX.

La fin de Marie-Amélie a été digne de cette existence exceptionnelle consacrée à la pratique de toutes les vertus. Elle savait que le jour du repos éternel ne tarderait pas à arriver; elle était depuis longtemps préparée à cette inévitable séparation. Quelle âme pouvait se présenter avec plus de confiance devant le tribunal de Dieu? N'avait-elle pas, pour l'accompagner aux pieds du souverain maître de toutes choses, l'immense cortége de ceux qu'elle avait consolés sur la terre, le concert des bénédictions qui lui étaient adressées par des milliers de voix reconnaissantes?

La Providence lui devait bien une mort exempte de douleur et d'agonie. Cette grâce lui a été accordée. Elle s'est éteinte doucement et comme endormie. C'était le sommeil éternel qu'elle obtenait après quatre-vingt-trois années d'une existence où les jours de douleur et d'amertume avaient tenu une trop grande place.

XXXI.

C'est le 24 mars 1866 que Marie-Amélie remit son âme à Dieu.

La veille et l'avant-veille, on avait eu quelques inquiétudes. La Reine se plaignait d'oppression. Les médecins accoururent et purent rassurer la famille.

Le matin de ce 24 mars, tout le monde à Claremont avait repris ses habitudes. Près du lit de Marie-Amélie s'était assise sa lectrice... Elle avait commencé sa lecture, lorsque, levant les yeux, elle fut frappée de l'immobilité et de la pâleur de l'illustre malade. Sa respiration était devenue faible, à peine perceptible pour l'oreille la plus attentive...

Les enfants, les petits-enfants, entrèrent dans la chambre. Ils s'agenouillèrent autour du modeste lit sur lequel reposait leur mère, leur aïeule, et c'est en les bénissant sans doute du fond de ce cœur qui allait cesser de battre, que le dernier soupir s'exhala des lèvres de la mourante.

Le lendemain, ensevelie par les pieuses mains de deux de ses belles-filles, Marie-Amélie de Bourbon était déposée dans le cercueil.

XXXII.

Par sa famille, par les mariages que contractèrent ses enfants, Marie-Amélie de Bourbon était alliée à presque toutes les familles princières du monde. Sa postérité a des rameaux partout. Son deuil a été porté dans les pays les plus éloignés, deuil sincère parce qu'on ne pouvait approcher d'elle, lui appartenir de près ou de loin, par un lien plus ou moins intime, sans l'admirer, surtout sans l'aimer. Aux jours de sa puissance, comme aux jours de l'exil, elle était le but vers lequel tendaient tous les regards, tous les cœurs. Son souvenir est un phare protecteur pour cette famille.

J'ai cherché à établir une sorte de généalogie de la descendance de la Reine. Beaucoup de renseignements positifs me manquent, mais je rassemblerai les principaux. Il sera facile de les compléter. Dans ces dernières années plu-

sieurs mariages ont eu lieu entre les cousins et les cousines de la famille d'Orléans. Je n'indiquerai ici que la filiation la plus directe.

Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri d'Orléans, mort le 13 juillet 1842, marié le 30 mai 1837, à Hélène-Louise-Elisabeth, princesse de Mecklenbourg-Schwerin, née à Ludwigslust, le 24 janvier 1814, morte le 7 mai 1857, à Thamas-Ditton, petit village près de Claremont

« *De ce mariage :* Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, né à Paris le 24 août 1838, marié à Kingston sur la Tamise, le 30 mai 1864, à Marie-Isabelle-Françoise-d'Assises-Antonia-Louisa-Fernanda, née le 21 septembre 1848, infante d'Espagne, fille aînée du duc de Montpensier.

« *De ce mariage :* Amélie....., née en 1865.

« Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de Chartres, né à Paris, le 9 novembre 1840, marié le 11 juin 1863, à Kingston sur la Tamise, à Françoise-Marie-Amélie d'Orléans, née à Neuilly, le 14 août 1844, fille aînée du prince de Joinville.

Louis-Charles-Philippe-Raphaël d'Orléans, duc de Nemours, né à Paris, le 25 octobre 1814, marié le 12 avril 1840, à Victoire Antoinette-Auguste, princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née à Vienne, le 16 février 1822, morte à Claremont, en 1857.

« *De ce mariage :* Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston d'Orléans, comte d'Eu, né à Neuilly, le 28 avril 1842, capitaine d'artillerie au service de l'Espagne ; — Ferdinand-Philippe-Marie d'Orléans, duc d'Alençon, né à Neuilly, le 12 juillet 1844, lieutenant au régiment espagnol des hussards ; — (princesse), Marguerite-Marie-Adélaïde d'Orléans, née à Paris, le 16 février 1846 ; — Blanche-Marie-Amélie-Caroline-Louise-Victoire d'Orléans, née à Claremont, le 28 octobre 1857.

« François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, né à Neuilly, le 14 août 1818, marié, le 1er mai 1843, à Françoise-Caroline-Jeanne-Charlotte-Léopoldine-Romaine-Xavière de Paule, Michelle-Gabrielle-Raphaëlle-Gonzague, princesse du Brésil, née à Rio de Janeiro, le 2 août 1824.

« *De ce mariage :* Françoise-Marie-Amélie, princesse d'Orléans, née à Neuilly, le 14 août 1844, mariée au duc de Chartres ; — Pierre-Philippe-Jean-Marie, duc de Penthièvre, né à Saint-Cloud, le 4 novembre 1845, lieutenant dans la marine de Portugal.

« Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, né à Paris, le 16 janvier 1822, marié à Naples, le 25 novembre 1844, à Marie-

Caroline-Auguste des Deux-Siciles, née le 26 avril 1822.

« *De ce mariage :* Louis-Philippe-Marie-Léopold, d'Orléans, prince de Condé, né à Saint-Cloud le 15 novembre 1845, mort à Sidney (Australie), le 24 mai 1866 ; — François-Louis-Philippe-Marie d'Orléans, duc de Guise, né à Twickenham, le 5 janvier 1854.

« Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier, né à Neuilly, le 31 juillet 1824, marié le 10 octobre 1846, à Marie-Louise-Ferdinande, infante d'Espagne, née le 30 janvier 1832.

« *De ce mariage :* Marie-Isabelle-Françoise-d'Assises-Antonia-Louisa-Fernanda, infante d'Espagne, née à Séville, le 23 septembre 1848, mariée au comte de Paris ; — Marie-Amélie-Louise-Henriette, née à Séville, le 28 août 1851, infante d'Espagne ; — Marie-Christine-Françoise de Paule-Antoinette, née à Séville, le 29 octobre 1852, infante d'Espagne ; — Ferdinand-Marie-Henri-Charles, infant d'Espagne, né à San Lucar de Basameda, le 29 mai 1859 ; — Marie de las Mercedès-Isabelle-Françoise-d'Assises-Antonia-Louise-Fernande, infante d'Espagne, née à Madrid, le 24 juin 1860.

« Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, princesse d'Orléans, née à Palerme, le 3 avril 1812, morte le 11 octobre 1850, mariée en

1831 à Léopold I[er], roi des Belges, mort en 1865.

« *De ce mariage* : Léopold II, roi des Belges ; — le prince Philippe-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Beaudouin-Léopold-Georges, comte de Flandre, né le 24 mars 1837 ; — la princesse Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, née le 7 juin 1840, mariée à Maximilien, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, mort en 1867, à Querétaro.

« Marie - Clémentine - Caroline - Léopoldine - Clotilde, princesse d'Orléans, née à Neuillly, le 3 juin 1817, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha.

« Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine, née le 13 avril 1813, mariée à Frédéric-Guillaume-Alexandre, né le 20 décembre 1804, duc de Wurtemberg, morte le 2 janvier 1839.

De ce mariage : Philippe-Alexandre-Marie-Ernest, né le 30 juillet 1838, duc de Wurtemberg.

XXXIII.

Le mardi 3 avril 1866, les funérailles de Marie-Amélie eurent lieu à Claremont, dans cette demeure que la constante amitié de la

reine d'Angleterre avait mise à la disposition des augustes exilés.

C'est de ce palais, où la Reine rendit le dernier soupir, que sa dépouille mortelle fut conduite à Weybridge, avec une pompe qui n'accompagne pas ordinairement les majestés dans le malheur.

Autour de son cercueil se pressaient les membres de la famille d'Orléans qui se trouvaient en Angleterre ou qui avaient eu le temps de s'y rendre pour assister à la funèbre cérémonie, des rois, des princes, des princesses, les ambassadeurs des plus grandes puissances du monde, des généraux, d'anciens ministres, des amis, des serviteurs dévoués, surtout pendant les jours de l'infortune, et accourus de toutes parts pour rendre un dernier hommage à la reine morte dans l'exil.

Weybridge est un modeste hameau à quelque distance de Claremont. Une femme pieuse y habite. Dans le parc de sa résidence, son père avait fait construire une petite chapelle destinée à lui servir de sépulture ainsi qu'à sa famille. La hasard des révolutions a amené

un partage que l'on n'aurait certes pu prévoir. L'humble chapelle a remplacé, pour plusieurs des membres d'une dynastie qui occupera toujours une place glorieuse dans les fastes de la France, les caveaux de Saint-Denis ou de Dreux.

Là sont les cercueils du roi Louis-Philippe, de la duchesse d'Orléans, de la duchesse de Nemours. La pierre frontale qui décore la tombe de la Reine porte l'inscription suivante :

Hoc sepulchro condita jacet
Maria-Amalia, Regina Francorum
Quæ data hisce temporibus
in memorabile virtutum
et dolorum omnium exemplar
Claromontii in Britannia
ubi inter suos
Mater unice amans et unice dilecta
exulabat
Vitam sanctissimam placida morte
finivit
die martis XXIV, anno domini MDCCCLXVI
aetatis LXXXIII

« Pretiosa in conspectu domin mors sanctorum ejus. » Requiescat in pace.
Psalm, CXV, v. 15.

Il y aura de fréquents pèlerinages à cette chapelle de Weybridge. Je crois aux senti-

ments de reconnaissance, je crois aux dévouements désintéressés. On ira prier devant la tombe, non de celle qui fut reine, qui avait le pouvoir de distribuer la richesse et les faveurs, mais de la femme bonne, dévouée, courageuse, charitable par excellence. Le nom de Marie-Amélie deviendra légendaire; on l'invoquera surtout dans les jours d'épreuve.

Je n'ai pu me mêler à la foule recueillie qui la salua de ses bénédictions suprêmes, mais qu'il me soit permis de déposer cet humble hommage à sa mémoire sur les marches du monument devenu sa dernière demeure. Cet hommage est celui d'un vieillard qui se mêle peu de révolutions, d'intrigues de partis, mais heureux d'honorer les grands caractères qui illustrèrent son pays. A ce titre, Marie-Amélie de Bourbon ne pouvait manquer d'avoir une place dans ses souvenirs, en attendant que l'histoire lui donne celle, plus importante, qu'elle ne saurait lui refuser dans ses récits.

FIN.

AUTOGRAPHES

pouvons le desir
instructions, si j'en
déjà données, & à t
qu'à toi, je recomm
Devons nous obsti
avoir l'air de di
mauvais partout,
hommes à vouloir
leur imposer. Cela
Espagne où on ne so
vanités & les suscept
Cependant il faut
de Philippe V, mo

tout, mon cher
mon coeur, & je
d'y bienveiller, e
charmants enf
tous les jours plu
avec impatience,

qu'il me faudrait,
poursuivre la fortune
que me marr... M. J.
Robelin ... à ...
tête bien convertie.
le marché me bon
fait mal.
Cependant à ma
longue Paris avait
pu une ... !
...
vos propres mains
qui ont ...
...
M. Gaspé ...
fait ...

Voilà

elles ce cuirassier corps [illegible]
e . est préservé à ce
aussi et que je l'avais
aujourd'hui a avoir la
Cette tradition d'après
d donnent un aura

d autre avait vos paroles
r déjà à Fontainebleau
. s'y trouve car je
st à ce rendez s
s un Aires mais
ace tant solennelles
, il y est il faudra que
précautions il ne les
verras les couvertes au

D Hélène

Ma Chère Tante

Je Vous remercie bien du beau
bronze que Vous m'avez envoyé
pour le jour de l'an; il m'a
fait beaucoup de plaisir; mais
ce dont je suis le plus content
c'est que j'y vois une nouvelle
preuve de vos bontés pour

moi. Je me rappelle encore que Philippe et moi nous cherchions dans les jardins de St-Cloud l'occasion de nous rencontrer avec nos petits cousins; je les ai vus à St Cloud, je voudrais bien maintenant pouvoir les revoir aux Tuileries.

Adieu, Chère Tante, je vous prie de les embrasser pour moi et de me rappeler au bon souvenir de mon Oncle Monsieur

Croyez moi toujours votre
respectueux Neveu

Léopold.

Voici une lettre dont je vous
ai parlé, et les 300 f. p[r]
le jeune peintre

Neuilly ce 13 Juillet 42

D'après tes ordres cher ami, je t'adresse cette lettre à Plombières en te remerciant de tout mon cœur de la tienne du 11 que j'ai eu le bonheur de recevoir ce matin, et qui m'a fait le plus grand plaisir pour tous les bons détails que tu me donnes sur ton voyage et les fonctions qui s'y rattachent. Je suis aussi bien aise de te savoir bien, il en est de même de nous — Malo et Zoé entrent dans

ce moment pour me dire que les
chevaux de Chartres qui venait à Neuilly
avaient pris le mors aux dents près de
Sablonville et que Chartres ayant sauté
hors de la voiture il s'était fait une forte
contusion au front; je te laisse à
penser combien j'ai été saisie de
cette nouvelle; il n'y a grâce à Dieu
rien de fracturé, il a été saigné sur
place et on va maintenant le
transporter ici le plus tôt possible.

et l'établir dans son appartement
Le Roi, la Reine qui alloient à
Paris l'ont rencontré sur la route;
Le Roi ayant vu qu'il n'y avoit rien
de grave a continué son chemin;
mais la R et Mm y sont restées
et j'attends leur retour avec une
vive impatience et agitation pour
avoir plus de détails Il est sûr que
dans ce bas monde n'a jamais is
un instant de repos et de tranquillité.

mais il faut encore remercier le bon Dieu qu'il n'y ait rien de plus. Je crains le saisissement pour Hélène et je suis bien ~~....~~ aise de penser que tu y sera au moment de l'arrivée de la nouvelle. Adieu cher ami ne te tourments pas. J'espère pouvoir te donner demain de meilleures nouvelles. Pardon de mon griffonnage l'agitation me fait trembler la main. Toute a toi de coeur

J.

… eux à laissé avec beaucoup
… est profondément à ce
… ainsi et que je l'avais
… a seconde à avoir la
… lettre traduction d'après
… donnent un aura

… autre avait vous paraître
… déjà à Fontainebleau
… il y trouve cas je
… à un nouveau
… un divers mais
… tant résolutions
… il y est il faudra que
… précautions il ne les
… les courriers …

… Hélène

Ma Chère Tante

Je Vous remercie bien du beau bronze que Vous m'avez envoyé pour le jour de l'an; il m'à fait beaucoup de plaisir, mais ce dont je suis le plus content c'ést que j'y vois une nouvelle preuve de vos bontés pour

moi. Je me rappelle encore que Philippe et moi nous cherchions dans les jardins de St Cloud l'occasion de nous rencontrer avec nos petits cousins; je les ai vus à St Cloud, je voudrais bien maintenant pouvoir les revoir aux Tuileries. Adieu, Chère Tante, je Vous prie de les embrasser pour moi et de me rappeler au bon souvenir de mon Oncle Nemours

Croyez moi toujours votre
respectueux Neveu

Léopold.

Voici une lettre dont je vous
ai parlé, et les 300 f p.r
le jeune peintre

Neuilly ce 13 Juillet 42

D'après tes ordres cher ami, je
t'adresse cette lettre à Plombières
en te remerciant de tout mon cœur de
la tienne du 11 que j'ai eu le bonheur
de recevoir ce matin, et qui m'a fait
le plus grand plaisir pour tous les
bons détails que tu me donnes sur
ton voyage et les fonctions qui s'y
rattachent. Je suis aussi bien aise de
te savoir bien, il en est de même de
nous — Malo et Zoé entrent dans

ce moment pour me dire que les chevaux de Chartres qui venait à Neuilly avaient pris le mors aux dents près de Sablonville et que Chartres ayant sauté hors de la voiture s'était fait une forte contusion au front; je te laisse à penser combien j'ai été saisie de cette nouvelle; il n'y a grâce à Dieu rien de fracturé, il a été saigné sur place et on va maintenant le transporter ici le plus tôt possible.

et l'etablir dans ~~ton~~ appartement

Le Roi, la Reine qui alloient à

Paris l'ont rencontré sur la route:

Le Roi ayant vu qu'il n'y avoit rien

de grave a continué son chemin,

mais la R et Mme y sont restées

et j'attends leur retour avec une

vive impatience et agitation pour

avoir plus de Details Il est sûr que

dans ce bas monde n'a jamais eu

un instant de repos et de tranquillité

mais il faut encore remercier le
bon Dieu qu'il n'y ait rien de plus
Je crains le saisissement pour Hélène
et je suis bien ~~[illegible]~~ aise de penser
que tu y seras au moment de l'arrivée
de la nouvelle. Adieu cher ami
ne te tourmente pas. J'espère pouvoir
te donner demain de meilleures
nouvelles. Pardon de mon griffonnage
l'agitation me fait trembler la
main. Toute à toi de cœur

C'est à tout hazard mon cher Papa que je vous écris aujourd'hui ne sachant si ma lettre vous trouver a Lyon j'espere bien que non et que vous serez déjà sur la Route de Randan lorsqu'elle y arrivera.

Les petits sont à merveille Totone était hier d'une gaieté folle d'avoir terminé un transparent qu'il destinait a ma tante et dont il lui a fait une surprise il l'avait peint presque entierement lui même

Adieu mon cher Papa la Messe me presse je vous embrasse de tout mon cœur

Marie

Neuilly ce Lundi 17 Novembre 1828

Mon cher Papa,

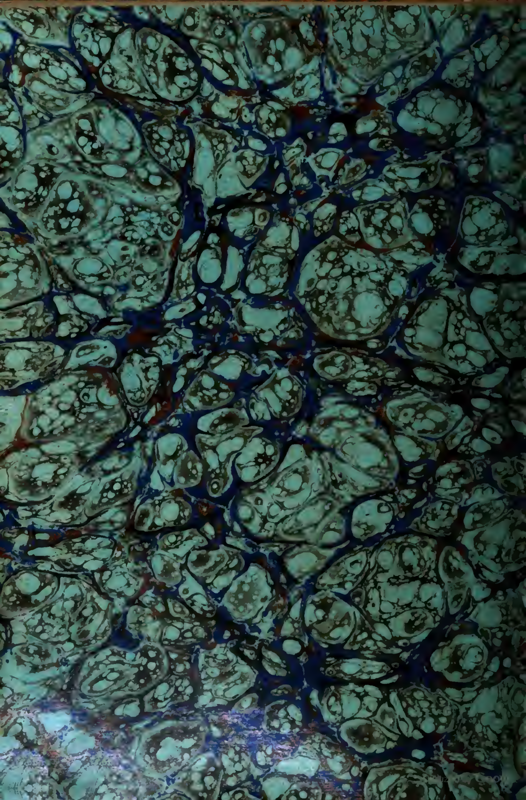
j'espère que vous aurez fait un bon voyage. Le temps qu'il fait ici nous fait croire que vous aurez beau temps, pour vos courses et vos inspections de batiments. Nous vous attendons mercredi soir avec impatience. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage parce qu'il me faut partir pour le collège. Je vous embrasse de tout mon cœur.

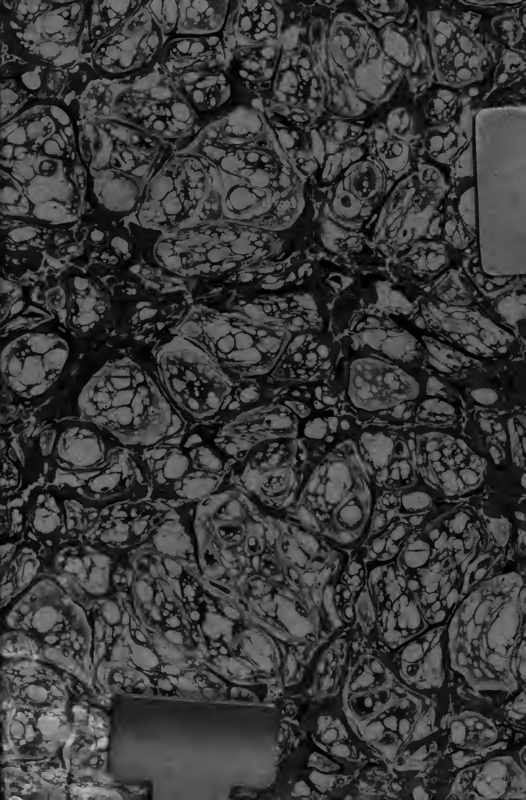
Nemours et [illegible]

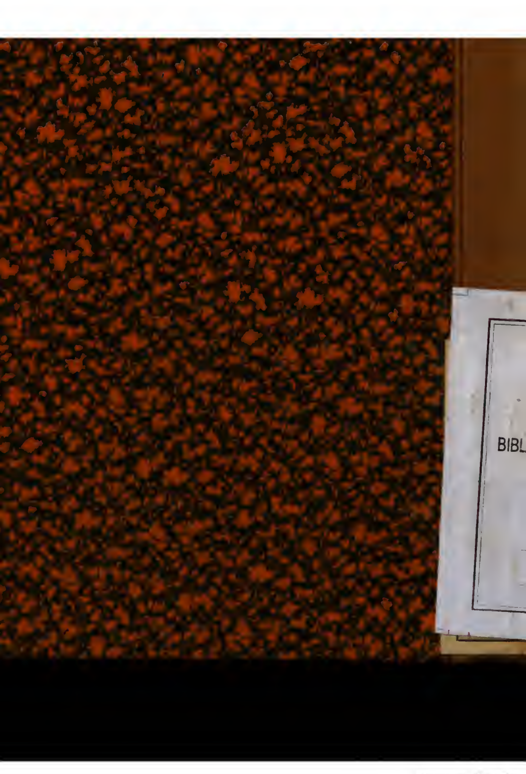
cette pièce de 5 francs a été
donnée à Prosper par le Roi en souvenir
du premier dîner pris ensemble
1 Janvier 1844
médaille de souvenir

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Parisienne, Dufour et Cᵉ, 26, boulevard Bonne-Nouvelle.






BIBL